

E. MATHIS

Lo Côlî d'Our

DRAME-FÉERIE

EN
PATOIS DE LA HAUTE-MELIRTHÉ
AVEC
TRADUCTION EN FRANÇAIS PAR L'AUTEUR

Tous droits réservés par Fauteur.

— FRAIZE —

Louis FLEURENT, EDITEUR

1925

E. MATHIS

Lo Côlî d'Our

Drame-Féerie

en patois de la Haute-Meurthe

avec traduction en français par l'auteur.

FRAIZE

Louis FLEURENT.— EDITEUR.

1925

PRÉFACE

Le patois disparaît ; demain, dans nos Vosges mêmes son dernier rejuge, il ne sera plus qu'un souvenir. En écrivant ce petit livre j'ai eu en vue, moins de faire œuvre littéraire, que de le rappeler aux générations oubliées.

Un autre désir m'a guidé. Jusqu'alors on ne s'en était guère servi que pour écrire des gaudrioles. J'ai tâché de montrer qu'il pouvait se plier à d'autres genres. S'il se prête moins bien que le Français à toutes les formes de la pensée, c'est qu'il n'a pas été cultivé. C'est un sauvageon négligé qui, devenu vieux, meurt sans avoir rien produit..

Aussi, j'ai été obligé de créer pour ainsi dire de toutes pièces orthographe et syntaxe.

En outre la Muse, peu habituée à s'exprimer par un organe aussi rude et présentant si peu de ressources, devait tout naturellement se rebeller. Les équivalents manquaient souvent aussi pour la traduction, et il eut fallu un talent que je ne me reconnais point, pour présenter au moins en français, une œuvre passable.

On ne prête qu'aux riches et le patois est un pauvre. L'amour qu'un auteur si mal outillé a gardé pour le langage maternel, ne pouvait malheureusement faire oublier cette tare. Aussi je ne me fais nulle illusion sur le succès d'une tentative, que je crois unique. Je m'estimerai assez heureux si j'ai pu seulement sauver quelques débris d'un dialecte qui pendant de longs siècles traduisit la pensée trop souvent douloureuse de nos aïeux.

Avis pour la lecture du patois

<i>j</i>	se prononce <i>dj</i>
<i>w</i>	se pronouce <i>vou</i>
<i>in</i>	se prononce <i>ine</i> en escamotant l' <i>e</i>
<i>chb</i>	se prononce <i>c</i> suivi de <i>b</i> fortement aspiré
<i>ch</i>	se prononce <i>tch</i>

Le Collier d'Or,

Meurtha

Comme un jeune chevreau lâché dans le matin
Meurtha, la belle fée, a quitté le Valtin.
Un soleil tout neuf fond la neige sur les crêtes,
Et le souffle d'avril met la vallée en fête.
Plus blancs que l'eau qui fuit sous son pied tapageur,
Son corps svelte et son cou portent comme une fleur
Son front nimbé d'azur où sourit une étoile,
D'un ample manteau vert son épaule se voile,
Les pans en sont ourlés par le flot écumeux
Dont les bulles d'argent pleuvent dans ses cheveux.
Comme une enfant qui joue, elle passe et repasse,
Fouille aux plis de la rive avec ses doigts de glace,
Au fond des longs remous fait danser les gravats ;
Dans les chutes, traînant du mouton à ses pas,
La coureuse, que rien n'épouvante et n'apaise,
Glisse comme une aronde et se trémousse d'aise.
Elle emplît d'un bruit sourd le gouffre enténébré.
Remonte en murmurant, repart l'air affairé,
Et suspend aux grands pins sa ceinture irisée ;
Ainsi Meurtha prélude à sa longue odyssée.
Le printemps, sur sa voie, a fleuri les gazons,
Et les oiseaux joyeux rapprennent leurs chansons.
Quand parfois elle muse à l'abri de leurs branches,
Hêtres échevelés, sapins à barbes blanches.
Sentent la jeune sève à leurs rameaux monter,
Et, de leurs doigts noueux, tentent de l'arrêter.
Pour la voir à leur pied, le groupe des montagnes,
Écartant les brouillards flottant comme des pagnes,
Penchent leurs fronts chenus et, d'un air triomphant,
Paraissent chuchoter : « C'est notre belle enfant ! ».

Lo Côlî d'Our

Meurtha

Comme îñ chévri boidlant da lo roslan méti,
Meurtha, lè balle fâie, è quité lo Yéti.
Lo slo denne tot nû, lis najes sot é voie
Et lo chhorat d'évri coût su lè besse è jôie.
De l'ove dis chhévets, qu'elle bet do talo,
So corps é lis bianchous, et poute comme fio
Enne tête de reine au frot elmè de stales.
Au bord do manté wach égrafé su sis spales,
Lè squemme fait îñ rso d'enne aune de lâjou.
Et male de l'argent è l'our de sis chavous.
Svette è l'éfant que joue, elle pesse et repesse.
Schhmarousse das lis piès évo sis dôs d'inguiesse,
Et fait, das lis gombés, dansi lo sauviro.
Traînant das chèque rette è sis pis do môro,
Lè vaugande, que rin n'espavate et n'émèchhe,
Rite comme enne alande et hiaude et frémît d'aihhe.
Elle tchèe is crûs nars, fait îñ brut de tocsi,
Remonte è barbondant, repoite l'air corsi,
Pis, is coehhes dis seps, elle écreuche sè lure
Et vè dina tocou réhhachant même enlure.
Lo fûta su sè trèce è fleurri lis voizos,
Et lis ouhés piéhants repeurnat lûs chansos.
Quand dis fous elle muse è n'évri dis grands arbes.
Lis bochhos horpellés, lis seps è blanche barbe,
Sétat lè jeune sève è lus mâchhlis haufèr
Et lûs dôs renouès enviât de l'égrafèr.
Po lè wer è lû pid, lè glitte dis montèies,
Kaïant zos lé nouâie è rehaussant lûs tèies,
Quinat lûs frots pelès et, tot lo grand dis jos,
Esenne chhalmotat : « Lé balle éfant que j'os ? » .

Au Rudlin.

Voici l'arène fraîche où chantent les eaux vives.
Glissant sur le granit où se creusent leurs rives,
Depuis l'âpre sommet où dans leurs trous rocheux,
Au seuil même du ciel, sommeillent les lacs bleus,
Les Rupts tumultueux parcourent les montagnes,
Un moment apaisés, ils traversent les fagnes,
Et puis se répandant comme un coupon de lin,
Par les degrés des monts, descendent au Rudlin.
Quand ils se sont rejoints, leur troupe à grand tapage,
Danse autour de leur reine au pied de l'ermitage.
C'est un abri bâti jadis au pied du roc,
Par un pieux ermite adepte de saint Roch.
C'est là qu'habite Erick, moine à méchante mine,
Qui, toujours en priant, quelque forfait rumine,
Un vieux sarabaïte allemand sans aveu,
Et qui sert à la fois le diable et le bon Dieu.
Tout est clos ; mais la fée entendant qu'on l'appelle,
A tôt fait de monter au seuil de la chapelle.
Ce n'est pas l'accent rauque et rude du Teuton,
Mais une jeune voix qui vient de la maison.
Un ruban bleu, soudain, à la lucarne flotte,
Par le même chemin, une blanche menotte,
Au hasard, vers Meurtha, jette un mignon sabot.
La fée en son giron le reçoit aussitôt ;
Sa chanson doucement reprend son envolée,
Et puis, toujours courant, elle suit la vallée.

À la Mire.

Sagard voici le jour !
Le feu fleurit la *taque*,
Le moulin qui tictaque,
Se ranime à son tour ;
En s'évadant, l'aumaille¹
Fait tinter sa sonnaille ;
Sur la porte, au soleil,

Au Rudli.

Ça toci l'équiô frachh où lis oves dis gottes,
Venant de tos lis poits se rescattrat tortotes.
Enda lo haut dè chaume où lis hovantes mas
Das lu groube de pire au bord do cîl dremat,
Lis rupts se furbauchhant dévalat lis montéies,
S'émaichhat in momat è trévîchhant lis féies,
Et pis, è se spandant comme in côpé de li,
Pa lis sgrès dis chhévets dechhadat au Rudli.
Quand ils se sot ressés — et Meurtha se n'émalle —
E grand tréhi lû chhè danse dan lè chépalte.
In brove hamme ennséquan, souffrant de quique éhoc,
Tolà lèvent in tot é l'honneur de saint Roch.
Tolà demoure Erick, in moine è mahe mine,
Que fait chîre de prîr et tot lo jo ramine,
In franc Huèbe évo lè horse d'in podé.
Et tot ésenne œvrant po lo diale et po Dé
L'euch a kiô ; mais lè fâie au seu monte et s'épreuche
Parce qu'elle œ quiqu'in haut-tolà que lé heuche.
Ce n'a portant lé voix si rude do môttô
Mais klaine, l'aute-ci senne rechhi do têt.
In riban bleu d'in cô ganguie è lè goulatte ;
Pa lo même pessège, enne blanche minatte
Ewie è tote éaume è lè voie in solè.
Meurtha l'è da so chhò bin vite étortelè ;
Ducemat, zos lo muchh elle chante enne épwesse,
Pis se hête de pare ora drabè lè besse.

E lè Mire.

Ségaire, il a haut jo !
Lo feu heure lè taque,
Lo moli que ticlaque,
E réwai lo slo ;
Lè hadau que levalle,
Fait restiner eè chhalle ;
Su l'euch po lo coirail

Se rassemblent les vieilles ;
C'est l'heure du réveil,
— Beau sagard tu sommeilles !

Sagard, au jour naissant.
Pour occuper ta scie,
Sur la schlitte hardie,
Le bois des monts descend ;
Quand le monde se presse,
Ta roue encor paresse ;
Le val s'emplit de chants,
Le pré de fleurs écloses,
Quand revient le printemps,
Beau sagard, tu reposes !

Sagard voici le jour !
Des froids s'enfuit la horde
Et la sève déborde ;
Le grand coq dans la cour,
Fait aux poules de l'aile ;
Qu'elle soit laide ou belle,
Fille sent en sa chair
S'éveiller des envies ;
L'amour rôde dans l'air.
— Beau sagard lu t'oublies !

Ainsi chante la fée en suivant le chenal,
Entre les bords parés de narcisse vernal,
Qui conduit à la scie alerte de la Mire.
— La Mire aux bouquets verts, si belle qu'on peut dire,
Caché dans la cépée, un nid joyeux d'oiseau. —
Comme un grand dévidoir tournant son écheveau,
La roue immense emprunte au courant frais sa force
Et se meut sous le toit de *cochards*² et d'écorce.
Elle descend au fond du gouffre bouillonnant,
Elle y trempe et remonte en tordant lentement
L'écharpe de Meurtha dans sa course entraînée.
Mais elle tourne en vain : la scie abandonnée
Chôme sous le hallier; dans le vide et la nuit,
Du *haut fer*³ arrêté, l'acier tranche et reluit.

Lis femmes vot s'échhaire,
Ça l'heure do révail,
— Te dreumes bî ségaire !

Ségaire, il a haut jo !
Po t'émener lis tronces,
Lis zlittes su lis sponces
Ritat das lo rafto ;
Quand tot lo monde pone,
Tè rue è veude tone ;
Ouhés au bô chantât,
Lo prè de fios se seume.
Quand revint le fûta,
Bî ségaire te dreumes !

Ségaire, il a haut jo !
Lé vausure wandeulle,
Lé sève rejonfeuille ;
Su lo pévè, lo jau
Fait de l'ale is pouïattes ;
Béïesse peute ou jate,
E lée, è séti cour
Lè five que l'égaire.
L'air a répi d'amour,
— Te dreumes bî ségaire !

Dina chante lé fâie ; elle chante et se stad
Pa lis chhnaux è trévi lis gauglés que spandat
Enne semeure d'our su lis treuchhes dè Mire.
— Lè Mire is hauts fouïors, si balle qu'a put dire,
Coichi das lè trechie in nid d'ouhé joïant. —
Lè haute rue, évo sis grands brès, è rûnant,
Zo lo tapnè moffè de scochhaux et de scouchhe,
Svette in hèpe s'écochhe au bran d'ove que rouchhe.
Au groube elle devalle ; elle y bouche in momat
Lè ceinture dè fâie et pis, tot bâllemat,
Lè remonte walpâie è sè coune écrechie.
Lè rue évè tocou, mais lè sègue éléchie,
Hauque zo lo halî ; tola gréïant dis dats
Lo haut fi da lo heule élemme dis slodats.

Mais enfin sur le seuil, le sagard paraît comme
Un dormeur qui s'éveille étourdi d'un long somme.
Frisé comme un agneau, fort autant que Samson,
Et plus beau qu'un Saint Jean : tel se montre Blaison.
Il manœuvre un levier; la haute lame oscille,
Et l'acier en grinçant, mord et ronge la bille.
Puis, du fond du hallier, il entend, sans la voir,
Meurtha chantant toujours, appuyée au musoir,
Par cette voix connue il, se laisse conduire;
Elle adresse au garçon un éloquent sourire,
Laisse choir sur le pré, le sabot et s'enfuit.
Il ramasse l'objet et demeure ébloui
De tenir dans ses mains une aussi douce chose.
Il murmure songeur : « Seule la duchesse ose
Se chausser de sabots de sorte enjolivés.
Dans le Valtin jamais ne se seraient trouvés,
Pour créer tel chef-d'œuvre, ouvriers que je sache.
Ah ! je voudrais savoir le mystère qu'il cache !
Au bout de l'univers, j'irais sur les genoux
Le rapporter à qui peut perdre tels joujoux ».
Le gros doigt de Blaison dans le sabot pénètre ;
Il tâte gauchement et retire une lettre,
Un chiffon de papier comme un étui roulé,
Il finit, s'y prenant deux fois, par épeler.
« Venez des mains d'Erick tirer sa prisonnière !
Ruban bleu. » C'est assez : une vive lumière
Emplit cette âme neuve ; il obéit d'instinct
À l'appel de la voix qu'emprunte son destin.

Le Ruban bleu

« Mère, du coffre noir, tire l'habit de fête ;
Pour un voyage urgent il faut que je m'apprête.
— Tu pars donc ? Je m'en vais ! Prends garde, mon garçon,
La dame verte va te prendre à sa chanson —
Tendre mère, de moi ne te mets pas en peine ;
Je serai de retour bien avant la nuit pleine.

Mais tot ébeloîtè d'enne rude smoiësse,
 Pa lo pouchhe, vaci lo ségaire è poubresse.
 Frisé comme ïn éié, foût aughtant que Samsò,
 Pus brove qu'ïn saint Chan : valà lo bì Biasò.
 Il moïnïe enne jaje et, lè sègue élréïe,
 L'écé que gréïe ateur da lè tronce réïe.
 Pis, déri lis léis aussi hauts qu'ïn moté.
 Il œ Meurtha que chante écotâïe au resté.
 Il vè corant dwa lée et lè vout li chhorire.
 Dan que de se sauver, jeti su lè forire
 In solè mi pu groû qu'ïn potrevec d'ïn sou.
 Il è pris lo babal et lo vala belou
 De teni das sè main enne si jatte chose.
 Il se dit : « Cète, il n'ïn que duchesse que pôsse
 Se chaussi d'ïn solè dina meurlifichi.
 Lis ôvrés do Véti ne féat que sbienchi.
 Et jmà poit n'è sévu rïn d'aussi ja faire èque.
 L'aute-ci vint de lan. Ah ! que je sosse mèque
 Çalle que l'è pedu, je virai velatè
 E ghnos nesquè lo bout do monde li poutèr. »
 Biasò tot é hablant, schmaque das lè goulatte ;
 So groû dô que tauteulle è rémeune enne latte,
 In paupî tot chôï, roulé comme épolat.
 E s'y peurnanl dus fous il è lé lo bilat.
 « Je seus is mains d'Erick ; veni-me vite è n'aide.
 Riban bleu ». Çà lo tout ; ça essèz : enne rède
 Monte è so cœur ; il vè maitenant s'éhernèr
 Das lè vôïe où lo sort s'éprate è lo menèr.

Lo Riban bleu

« Mère, lèchhe tè braque et bote bès tè soije ;
 Dè heuje vè tiri mis robes do dimoije.
 — Te poite do ? — J'èvais ! — Pra wade, mo gachho,
 Lè dème wachhe vut te pare è sè chanso !
 — Mère, ïn jo tot po ti ne te radrait mi grie.
 Si je ne seus co mi r évant po lè neutie,

— Que Dieu te garde ! va. Tout mon souci n'est rien ;
Ce qui compte surtout, mon enfant, c'est le tien »
Et pendant que son fils s'apprête et se dépêche,
Pour lui la mère entame une galette fraîche.
Puis, par l'étroit sentier que la fée a suivi.
Il part l'esprit hanté de son rêve inouï.
Pour l'attirer, l'appel des *fées* grelotte;
La danse des lutins anime chaque trotte,
Le bois est rajeuni, le ciel étincelant.
Mais Blaison ne voit rien que l'ermitage blanc
Qui s'est montré soudain tapi dans la verdure.
Un ruban bleu palpite à la haute toiture.
Après avoir manqué sous le choc défaillir,
Il sent son cœur d'espoir et d'audace s'emplir.
Il respire, puis monte au repaire et sa trique
Fait sous ses coups pressants retentir le portique.
Au bruit, les gouarous se terrent en hurlant,
Le buson effrayé miaule dans le vent.
Personne ne répond dans la demeure close.
Blaison n'est point d'humeur à prolonger sa pause.
D'un rude coup d'épaule, il force le réduit ;
Il entre et son regard, qui fouille dans la nuit,
Perçoit, comme un hibou dans le creux d'un vieux chêne
Le moine Erick sanglé dans sa robe de laine,
Écarlate de rage et prêt pour le combat.
Sa hache en tournoyant, sur le garçon s'abat.
Celui-ci, d'un revers, évite la blessure,
Et l'arme ne lui fait, au front, qu'une éraflure.
Puis, Blaison à son tour fondant sur le bourreau,
D'un poing assez puissant pour étendre un taureau,
L'envoie, avec les saints de bois et la chandelle,
Rouler sans connaissance au fond de la chapelle.

Dans le bois

Dans sa robe de lin, plus pâle qu'un drap blanc,
Pieds nus sur les degrés, de tout son corps tremblant,

Je ne dajerai mi. — Poite, è lè wade Dù !
 Lis mères ot lû soin, lis éfants ot lo lû. »
 Et do ta qu'il se hète è reveusti sè blaude,
 Po le, sè mère étème enne chalande chaude.
 Pis il poite séwant où lè fâie è trachhi,
 De çu qu'il vè trover l'esprit tot éghnachhi.
 Das lis goujes chantat les grekins et lis èfes ;
 Lis fâïattes dan le hihotat das lis chhlèfes ;
 Lè montéie a bleuatte et lo cîl a piéhaut.
 Mais Biaso ne vout rîn que l'ermitege blanc
 Que s'è motrè d'in cô tachhi da lè tonâie.
 In riban bleu bolie et fiamme è lè rémâie.
 Lo cœur do bî ségaire a secouru d'in hou
 Et bet comme in reloje ébroï zos so cou.
 Il se reprod, pi monte au repaire et sè chhine
 Zape das l'euch que zombe, au bettant que restine.
 Au sinau, lis darous reweulants s'écovat,
 Lo boho s'esquivaude et rawe das lo vat.
 Pachhaine ne répond das lè tchézatte kiose.
 Mais Biaso ne sérant heuri dan lè palkiose ;
 D'in rude cô de spale il fait sauter lo vreur ;
 Il ateur et dè chambe il reveuche lè neut.
 Au déri, comme au crû d'in vî châne enne chwatte,
 Il vout lo moine Erick sarrè das sè chhoubatte,
 Horsu de gréie aussi rôje qu'in sauciro.
 Enne hèche levâie il coût su lo gachho.
 Mais l'aute-ci vrantît lo cô d'enne rémesse ;
 L'ébèchhe ne li fait au frot qu'enne érafiesse.
 Et lo boube, è so to fonçant su lo belaud,
 Comme po stade in bu, li rémeune in stehaut,
 Evo lis saints de bô kieussis das lè chandalle,
 Lo reveuchhe ésamè das lo fod dé chépalles.

Das lo bô

Das sè robe de li, pus blanche qu'in lessus,
 Tramoulante, is sgrés frâs époitant sis pids nus,

Dans l'escalier qui s'ouvre au fond de la chapelle.
Ainsi vient l'inconnue à celui qu'elle appelle.
Si triste elle apparaît qu'il sent perler ses pleurs,
Si belle qu'il croit voir la vierge aux sept douleurs.
Dans ses doigts il saisit la main froide et la baise.
Quand, tout à son amour, devant elle il se baisse,
Sur l'un des pieds mignons, le petit pied dechaus,
Tombent du front blessé, deux gouttes de sang chaud.
Dans un frisson subit, la main s'est délivrée ;
Lui, d'avoir tant osé, se tourmente et s'effraie.
Mais elle se remet, s'incline en rougissant.
Et trempe au front blessé, ses lèvres dans le sang.
Son courage est à bout et l'enfant tombe comme
La colombe mourante, aux bras forts du jeune homme.
Dans ses yeux bleus, Blaison, de bonheur étourdi,
Avant qu'ils se soient clos, a vu le paradis.
À rêver il ne peut s'attarder davantage ;
Erick ressuscité hurle comme un sauvage ;
Il s'en va, se traînant, sur le seuil se blottir,
Et le garçon, sur lui, doit passer pour sortir.
Il lève au ciel les mains, pousse un cri lamentable,
Quand il voit vers la combe à l'ombre impénétrable,
Sa douce proie aux bras, le garçon s'élancer.
« Malheureux ! à quel sort oses-tu t'exposer ? »
Qui touche au sang du prince en répond sur sa tête.
Arrête, misérable ! au nom du Ciel, arrête ! »
Mais quelle prise peut exercer tel discours
Sur un héros auquel s'est révélé l'amour ?
Qu'importe l'avenir qui couve en ce mystère !
Tout droit, par les ravins et les monts, à grand'erre,
Sentant moins qu'un oiseau, son fardeau lui peser,
Toujours plus loin, toujours, il s'en va sans penser.

Cirgoutte

Blaison sur la mousse a couché la bachelette⁴,
À moitié morte et blanche ainsi qu'une belette.

Dina, das l'escalî, trove lè prihenère
 Lo çu qu'elle heuchit et que lè venit qwère,
 Si klaine a qu'a diraut lè vuje de piti,
 Et si balle qu'il vint è sis pids sé jeti.
 Il è, das sis grouûs dôs pris lè main dè béïesse.
 Enne main tot petiate aussi frade que guïesse,
 Et lè bije crainchu ; mais, de sang, dus stas chauds
 Ghèhat do frot biassi su lis pids tot dechaus.
 Elle scrèe et tresande ainsi qu'enne fouïatte ;
 Le lâche lè main blanche et do cô s'espavate.
 Mais elle se rebote et se bèchhe è rojiant
 Po bouchi su lo frot sis potes das lo sang.
 Et pis, fiave, l'éfant se redose po cherre,
 Comme in colo morant, is brès do bî ségaire.
 Das sis œus bleus. Biaso, de bonheur éloidi,
 Dan qu'elle lis ôt kios, è vu lo pérédis.
 Mais il ne seraut mi s'édaji das so sèje ;
 Lo moine réviquè bouèle comme in sauvèje ;
 E qwète il s'è chlèfi ; lo boube vlant rechhi,
 Lo trove éjè das l'euch et draut lo furbauchhi.
 Il leve au cîl sis mains, sè voix se fait acruse,
 Quand il vont lo gachho das lis ombres dè cruse,
 Comme in loup empoutant sè chesse, se jeti.
 « Çà lo sang do seigneur ! malhur, malhur è ti !
 Toquan y mat lis dôs, è répond su sè tête !
 Erète, misérable ! au na do Cîl érète ! »
 Mais qu'os ce que pourrout bin épéchi de cour
 Héros trinquè de joie et qu'échhedit l'amour ?
 Méchant quèlle faço parait fi lo mystère,
 Çà bin so dérè soin ! Pa lis rains è grand'erre,
 Sétant moun qu'in ouhio pesèr so du foidé,
 Il évè sna passèr, édè pu lan, édè.

Cirgotte

Lo boube è, su lé mosse, éjè lè damoiselle,
 Qu'a tola sna rémœu, blanche comme mostelle.

Il s'affole et s'empresse, étend vers le ruisseau,
 Pour y puiser, sa main profonde comme un seau.
 À lui mouiller le front s'applique avec constance,
 Tend l'oreille, anxieux, soupire et recommence.
 Mais le cœur de la belle a battu dans son sein ;
 Sa lèvre a lentement recouvert son carmin.
 Comme ceux d'un mortel remonté de la tombe.
 Ses yeux se sont ouverts étonnés sur la combe,
 Puis elle a murmuré, la voix tremblant d'émoi.
 « Où suis-je ? Et mon bourreau ? Qu'êtes-vous, dites-moi ?
 — C'est ici, damoiselle, la *creuse* de Cirgoutte ;
 Si loin, dans la forêt, sommes-nous que je doute
 Qu'on vous cherche céans ; puis à votre gardien
 J'en ai peut-être ôté l'envie et le moyen.
 Je ne suis qu'un sagard d'une ignorance extrême,
 Mais qui saura, s'il faut, mourir pour ce qu'il aime.
 — De grâce, mon ami, ne parlez pas ainsi
 À celle que le sort livre à votre merci.
 — Rassurez-vous ; Meurtha, m'apportant sa requête,
 Savait bien que toujours j'eus l'âme assez honnête
 Pour imposer au cœur le joug de la raison.
 — Vous êtes plus loyal que les porte-blason ;
 Aucun sans intérêt n'eût épousé ma cause.
 Mais savez-vous à quel danger je vous expose,
 Et par quels moyens peut se venger le seigneur
 D'avoir sauvé sa fille Eva du déshonneur ?
 Car nous sommes encor, dans l'Allemagne entière.
 Seuls pour avoir risqué de braver Ribaupierre.
 Quand il voulut m'unir au duc de Rougemont,
 Pour la première fois, j'osai lui dire non.
 Pouvais-je me prêter au vilain marchandage.
 Qui précède chez nous souvent un mariage ?
 Et, pour ce crime-là, j'ai supporté l'enfer.
 — Dites moi tout le mal que vous avez souffert.
 Pour moi, je ne crains rien : vie ou mort m'indiffèrent,
 Si le sort par ma vie ou ma mort vous libèrent.
 — Je voudrais tout au long vous en entretenir,

Il spuhe évo sè main, cruse comme in séiot,
 L'ove frade do rupt qu'il sgotte su so frot.
 Barbé de machhipance, il crainche de mau faire,
 S'éghhôte écate lèe, et pantihe et s'égaire.
 Enfi lo cœur dè balle è bette se reprod ;
 D'enne poite de sang sis jeuhes se fleurat.
 Comme çals d'enne jent que vint de l'aute monde,
 Ebaubis, sis œus bleus se déviat su l'éronde.
 Elle dit tramoulant : « E què leu que je sos ?
 Et mo boriau ?.. — Dehis-me qu'os-ce que vos sôs ?
 — Nos vaci, damoiselle, is cruses de Cirgotte,
 Tant évant das lo bô, que po vos je n'ai dote.
 Po nos cochhi lo moine è stu trop bin soiji ;
 Il n'in bin po tras jos dan qu'il pôsse y séji.
 Je ne seus qu'in ségaire, in bawé lode et stremme,
 Mais qui sérail, s'il faut, mori po çu qu'il aime.
 — M'n émi ne praquèz jmâ de svettes faços
 E çalle que lo sort è livrè tote è vos.
 — Vos pôs vos réchhuri ; lè princesse de l'ove
 E m'éwiant dwa vos savout que je seus brove.
 Et que jmâ mo corège au mau ne s'est denè.
 — Vos ôs lo cœur pu frein que pu d'in blasonné.
 Poit, po rin, n'érant vlu se mate è vote pièce.
 Mais, vormat, savous-vos quel danger vos menèce,
 Et pa quels mouïns put se voiji lo seigneur
 D'avou sauvé sè fée Eva do deshonneur ?
 Ça que, nesquè toci, pachhaine das l'Empire
 Que nos dus n'è risquè de téri Ribaupire.
 Quand il vlôt me mérièr an duc de Rojimot,
 Po lè premère fous, j'oseus li dire no.
 Je ne pôs me prater au vilain cortelèje
 Que, po l'éfant d'in prince, a sovat lo mérièje.
 El ça do crime-là que mis maus sot venus.
 — Dehis-me lis tourments que vos ôs tant évus.
 Mi, je ne dote rin : vie ou moût me veneunssent,
 Tèlles je lis parai, vu qu'elles vos sreveunssent
 — Ah ! je ne pus co mi de cela vos praquer ;

Mais, de faim, je défaille... hélas ! que devenir ? ».

Le garçon, de fouiller dans sa poche s'empresse.
 Tire un morceau de quiche et l'offre à la princesse.
 Mais, malgré sa fringale, elle rompt le gâteau,
 Garde une part pour elle et lui tend un morceau.
 Et les pauvres enfants, entre lesquels s'efface
 L'obstacle qui sépare ici-bas chaque race,
 Réunis désormais par le sort incertain.
 Communient en mordant tous deux au même pain.
 Eva réconfortée a tenté de sourire.
 Puis ils sont restés là n'osant plus rien se dire.
 Le ramier fait vibrer ses appris les plus doux,
 Et la grive au cœur chaud gringotte dans les houx ;
 Plus véhément, leur cœur chaule dans leur poitrine,
 Mais le soir sur Eva met son ombre chagrine.
 — « La nuit vient, avez-vous d'un refuge pris soin,
 Et, pour nous reposer, sommes-nous assez loin ?
 — D'un abri pour dormir, ne soyez pas en peine;
 Je connais un lieu sûr dans la *gorge* prochaine
 Où, pareil à l'avare enfouissant son or,
 Je vais aller ce soir cacher mon doux trésor.
 Le gouffre de Xéfosse: ainsi le lieu se nomme.
 Là, tante Catherine, avec Bastien son homme,
 Marianne leur fille et Jean le compagnon.
 Passeront les beaux jours à faire du charbon.
 Ils sauront vous garder, mais la pitance est mièvre.
 Vous n'aurez que pain d'orge avec du lait de chèvre,
 Et, pour dormir- la nuit, la hutte de gazon.
 — J'y serai mieux cent fois encore qu'en prison
 Et, si le sort voulait que mon père m'oublie,
 Sans regret, dans ce lieu, je passerais ma vie.
 Mais que pourront de moi penser ces braves gens ?
 Le danger qui me suit va les rendre exigeants ;
 Et puis, les forces m'ont si bien abandonnée.
 Je ne pourrai fournir pareille randonnée.
 — Qui me hante ne peut passer pour-mal famé ;
 Rien qu'à vous voir, les miens voudront tous vous aimer ;

J'ai trop faim et lè fouchhe a prate è me manquer. »
 De sè malate il tire in mouchhè de chalande
 Et nè fait tot joïant è sè compéie offrande.
 Maïs, maugrè sè fringale, elle fad lo crustio,
 Wade enne pwâ po lèe et tad l'aute è Biaso.
 Et lis pores éfants, pris dè même éfautrie,
 Réviat qu'il ne sot mi do tot de même airie.
 Mais d'éhache et de fi se tenant de lenmain.
 Comme in frère et sè sü modat au même pain.
 Lè princesse moun fièce éprove de chhorire.
 Pis ils heuriat tolà n'osant pus rin se dire.
 Et lo pansâ colo kroukeulle ducemat ;
 Lè grive éfohenâie è graisener se mal ;
 Mais lû cœur bin pus haut chante das lû poitrine.
 Dé balle, tot d'in cô, s'est resgreuï lé mine,
 — « Lè neut vint vite ! E qwère in gète ôs-vos passé !
 Créis-vos que toci je sonssent lan esséz ?
 — Dè neut et do danger, ne peurnis poit d'éaume ;
 Tot équate je knas bonne coichatte où comme
 In éversu je vais pouter mo du trésor ;
 Sna vote fiavauté tot drât j'y poitans-zor,
 Ça das lo fod hailu que Xéfosse se namme.
 Tolà, Ketto mè tante, évo Bechtin s'n hamme,
 Minonne mè cousine et Chan lo compéio,
 Pessat lole l'enâie è keure do cbarbo.
 Bin chhe vos y serôs ; mais vos n'érôs po vive
 Que pain de réteman et do laicé de chive,
 Et, po dremi lo sâ, lè heutte de voizo.
 — J'y serai co cent fous meux que das mè priho ;
 Si lis hammes, put mâs que lis loups el lis laichhes.
 Pot tolà me révier, j'y troverai mis aihhes.
 Mais, qu'os-ce, è me voyant, qu'a passerait de mi ?
 Je seus trop dangereuse, a ne me voulait mi.
 Et pis, ça co bin lan et je seus trop beuskeute
 Po faire svet chemi dan que lè neut sot cheute.
 — Tel me hante ne put pessèr po mau fémè ;
 Vos voyant, notis jens vourot tous vos aimèr ;

Vos pieds mignons ne sont point faits pour tel voyage,
Mais vous ne pesez pas à mon bras davantage
Qu'un poupon en layette au maternel effort »
Il l'enlève, il l'enlace avec un doux transport,
L'emporte triomphant sous l'ombre solennelle ;
Et dans leur jeune sein l'espérance éternelle
Chante un hymne vainqueur, et les tient si serrés
Qu'ils ne pourront jamais plus être séparés.

Xéfosse

Xéfosse ! le domaine humain ici s'arrête ;
La montagne écroulée y plonge son arête ;
Les pins, du pied des rocs aux profils effarants,
Montent d'un entonnoir où grondent les torrents.
Le soleil met encore un poussier d'or aux cimes,
Que la brume déjà monte au creux des abîmes.
Les charbonniers, là bas, devant leur meule assis,
Vers le foyer ardent tendent leurs doigts transis ;
Pendant que Catherine en attise la flamme,
Une enfant de quinze ans, svelte comme une rame,
Malgré la nuit qui tombe et trouble déjà l'eau,
Le cotillon troussé, pêche dans le ruisseau.
Un sursaut, tout à coup, met debout tout le monde ;
L'appel vosgien vibre en la forêt profonde ;
Et chacun reconnaît l'organe de Blaison ;
Il est seul à pousser d'aussi rude façon,
Ce cri que la jeunesse, aux soirs chauds d'assemblée
Se renvoie, éperdu, de vallée en vallée.
Muets, tendant l'oreille, ils restent anxieux ;
Mais, du flanc des ravins, la voix descend vers eux ;
« Bonsoir, les charbonniers, voici bonne nouvelle. »
Et le garçon paraît tenant la demoiselle.
Dans la lueur du feu qui perce le fraisil,
Chaque assistant, rivé au sol, reste saisi,
Arrondissant les yeux dans sa face noircie.
La mère, la première, enfin s'est ressaisie,
Pour prendre son fardeau, tend les bras à Blaison.

Votis pids ne pourrant souffri tèle dechhate,
 Mais vos ne pesez wè qu'éfant è lè féchhate ;
 Bin pu lan, s'il lo faut, je vos pouterai co. »
 Il l'enleve ; elle pad sis brès biancs è so cô
 Et se laichhe wandlèr è trévi lè chalmelle,
 Contente de séti lè triwoine éternelle
 Chhafièr lûs jennes cœurs, dina tant ékioplès
 Que jmà ne joïrot pus ête dechélès.

Xéfosse

Xéfosse ! vaci lo groube où lo monde s'érête.
 Lè montéie échhévâie y devalle tot rette ;
 Lo tréhi dis grands seps au cîl ékricaudè,
 Monte d'in eutonnoir où l'ove zombe édè.
 Lo poussa d'our do slo répî co lis semâies
 Et jà, do crû, lè neut monte évo lis femâies.
 Lis charbonnis hodès, dan lis mûles échheus
 Tadat lûs chhâchhes mains das lè rède dis feus ;
 Lè charbonnire teuchhe è rétihi lé fiamme ;
 Lè ghnachhe de quinze ans, fiave comme enne riame
 E rétrössè sè cotte et s'éneute è pochhi
 Lè treute rebotâie y mrachhes do ranchhi.
 Tot lo monde d'in hoû s'est levè d'enne pèce ;
 Quiqu'in vint de hiaudèr è lè vichhe dè besse ;
 Et chéqui rekenat lè gouje de Biaso ;
 Il n'in que le que pousse, et de svette faço,
 Lanci lo cri que heuche è lè fi dè jonâie
 Béïesses et gachhos dè besse è lè chhêgnâie.
 Tortus, tadant l'araille au vat, se redozat,
 Mais vaci qu'enne voix errive nesquè zas ;
 « Dondé, lis charbonnis ! j'époute enne novalle ! »
 Et, das lè neut, Biaso do fianc dis rains devalle
 Evo lè vuje blanche éjèse su lis brès.
 Das lè lure do feu, lis bokios égairès,
 Erondiat, è lis spiant, lûs œus comme dis qwèles.
 Mais jà, po lis srevi, Ketto dan zas s'éqwèle,
 Et lo boube li mat so foidé das lo chhô.

« Mon Dieu ! la belle enfant ! dis-nous, heureux garçon,
 Chez les dames des eaux, à l'heure où tout sommeille,
 N'aurais-tu pas été ravir cette merveille ?
 De la neige, son corps garde le reflet pur,
 Son œil semble une goutte où se mire l'azur.
 — Morraine, je n'aurais jamais eu cette audace ;
 Mais, autant qu'une fée, elle est de noble race ;
 Rappolsheim est un nom qu'on porte avec orgueil !
 — La fille à Monseigneur ! comment lui faire accueil ?
 Mais quel hasard a mis, - tel honneur n'est pas mince !
 Dans les bras d'un sagard l'héritière d'un prince ? »
 Alors Eva, voyant Blaison embarrassé,
 À sa place répond et dit ce que l'on sait.
 Les charbonniers groupés, retenant leur haleine,
 Font songer que jadis, à l'entour de leur reine,
 Ainsi les primitifs s'assemblaient dans les bois.
 D'une voix où son cœur fait trembler ses émois ;
 Elle reedit la lutte en la chapelle sombre,
 L'heureuse délivrance et la fuite dans l'ombre,
 Et courage de Blaise et force de Blaison.
 Celui ci, comme un saint écoute une oraison,
 Extasié, béat, la prunelle enflammée,
 Perd le souffle et le verbe à regarder l'aimée.
 Catherine néglige, à l'entendre, son feu ;
 La potée est trop cuite et la truite trop peu.
 Mais la princesse veut manger au plat de terre ;
 Et jamais les festins fameux de Ribaupierre
 Ne firent tellement à sa fille plaisir.
 Cependant la nuit vient encor de s'épaissir ;
 Des souffles font trembler les branches sur sa tête ;
 Tant d'inconnu l'étreint qu'elle s'en inquiète.
 Comme en ceux d'un enfant, la mère en ses yeux lit ;
 Elle lui prend la main pour la conduire au lit.
 Et la pauvre exilée, alanguie et rendue,
 Dans la hutte des bois, sur la paille étendue,
 A songé que son père a, par delà les monts,
 Dans ses douze châteaux, cent lits aux hauts plumons.

« Mon Dû, lè balle jent ! dis-nos, joiant gachho,
 Po pare et répouter enne svette marwaille,
 Tè do stu lo sâ-ci chî lis dèmes è waille ?
 Elle è co lè bianchou dè naje et zo lo cîl,
 S'n œu senne ïn kia d'ove où se mure lo cîl.
 — Marraine, je n'ai mi stu si lan po lè qwère.
 J'ai meux chheu, passéz vos que fâie oseusse faire
 Lè glatte è lè princesse Eva de Rappolsheim ?
 — Lè fée è Monseigneur ! te nos lô dis déprem !
 Quel hasard è bolè, svet honneur n'a mi mince,
 Das lis brès d'ïn ségaire héritire de prince ? »
 Eva voyant toci lo boube embarrassè,
 E sè pièce répond et dit tout çu qu'a sait.
 Lis bokios po l'oï se sot sarrès ésenne
 Comme au fod dis grands bôs, è l'éronde dè reine,
 Ennsequan se tachhait lè premère nautio.
 Tant si miette lè voix tresandant d'émotio,
 Das lè nare chépalle elle deheut l'époïe.
 Pis lè cochhe espedoûie è trévî lé montéie,
 Et corèje de Biase et fouchhe de Biaso.
 L'aute-ci, comme ïn saint escoute enne oraison,
 Lis œus slaihis das l'ombre èt lé mine ellemâie
 Réviait de pare l'air é rewétant l'aimâie.
 Ketto ne séjeut pu de previr è so feu ;
 Lé hamâie ir brelâie et lo pochho mau keût.
 Mais l'éfant vlôt mainji quand même au piet de tire ;
 Jmâ lis repès fameux que denait Ribaupire,
 Ne firent svette fête è lé princesse Eva.
 Mais lè tête dis seps remoue et craque au vat.
 Et dis bêtes miawant se cochhat zos lé frinje ;
 Tant de mauknu l'étôie, elle se sette étrinje.
 Mais das sis œus, Ketto comme enne mère è lé ;
 Elle li prad lè main po lè mener au lè.
 Et lè pore princesse, èlanguie et radoûie,
 Das lè heutte dis bos, su so pétî stadoûie,
 Passe co que dwa-là, das sis doze chétès,
 So père, lo seigneur, è cent charlés montés.

Mais elle a, sur le seuil où la meule fulgure,
 Vu du tendre Blaison, s'assombrir la figure.
 Elle éprouve un remords d'avoir un seul instant
 Pu négliger le brave auquel elle doit tant.
 Elle arrache un collier de sa gorge et l'appelle,
 Il se lève timide et vient s'asseoir près d'elle.
 « Ami, j'ai bien tardé pour vous dire merci.
 Je ne m'acquitte pas en vous donnant ceci ;
 Mais c'est l'unique objet, hélas ! dont je dispose.
 Pour savoir ce qu'il vaut, il faut que je vous cause
 Du magique pouvoir, issu de ses anneaux,
 Qui règle mon destin et cause tous mes maux.
 Quand j'eus heurté de front les ordres de mon père,
 Il faillit, sur le coup, étouffer de colère.
 Aux éclats de sa voix, le Hohenné trembla ;
 Le pays s'en émut et le tumulte alla,
 Éveillant jusqu'au haut des tours les épouvantes,
 Faire dans tous les coins se tapir nos servantes.
 Ma mère n'a jamais su que verser des pleurs ;
 Mes frères, pour comprendre étant trop grands seigneurs
 Pour me convaincre aussi s'armaient d'un front sévère ;
 Personne pour m'aider à gravir mon calvaire !
 Le supplice enduré ne peut se concevoir ;
 Au moins, son insuccès à mon père fit voir
 Qu'en mes veines coulait le sang des Ribaupierre.
 Lors il fit harnacher treize chevaux de guerre ;
 On approcha le mien ; de la garde suivis.
 Nous franchîmes, sans dire un mot, le pont-levis.
 Notre troupe à grand bruit, traversa les Baroches ;
 Par les bois, à travers les ravins et les roches,
 Nous gagnâmes, bien tard dans la nuit, la hauteur.
 Les hommes égarés marchaient avec lenteur
 En tâtant dans la neige avec les bois de lance.
 Sur les chaumes, soufflait si froid le vent de France,
 Que son âpre morsure ensanglantait mes doigts.
 Mon père, impitoyable, allait, fort de ses droits
 Et moi, sans résistance, en ma selle écroulée,
 Je me laissais traîner dans la blanche foulée.

Mais elle è vu su l'euch, è lè rède dè bure,
 Biaso récripotè se coichi lè figure.
 Aussi elle se fait lot bès lo réprovi
 D'avou pévu dina lo révier in hévi.
 Elle râie in còli de sè gouje et lo heuche.
 Il se levé tot strem et de so lé s'épreche.
 « J'ai bin daji, nomi, de vos dire merci ?
 Je vos dourai trop bin, mais je vus lo sâ-ci,
 Si pore que je sôsse, aussi vos denèr èque.
 Lé chose a de quel pré ? vos lo comparôs mèque
 Quand vos kuachherôs meux çalle que vut l'offri
 Et tout çu, pa cela, qu'il m'è fallu souffri.
 Quand è mo père j'os lè hadiasse de dire
 Qu'in Rogimot ne pait atrèr é Ribaupire,
 Il stopeut de colère et deveneut tot bleu.
 Pis, d'in sinau d'enfer, Hohenné tramouleut ;
 Lo brut féit au haut dis tours et das lis salles.
 Se coichi lis vaulats, se crehi lis demhalles.
 Mè pore mère jmâ n'è sévu que larmèr ;
 Mis frères ne hôtant su mi de régrémèr
 Et ne compeurnant mi, lan d'aidi mè détrasse,
 Qu'enne béiesse vlôsse ête aussi sè mâtresse.
 Menèces et còs, même, il feut tout éprovè.
 Quand mo père ôt so sang das mo sang retrovè,
 Il séteut bin que rin ne me fairant dédire.
 Lors feunneut hernichis troze chevaux de guire ;
 Il éprecheut lo min, m'y haussent sna manté,
 Ses dè garde, évo le, je quitteus lo chété.
 Lé hise é grand derâ devalleut lis Barôches ;
 Pa lis bôs, è trévî lis chhlêfes et lis roches,
 Bin lan das lè neutie a gainïeut su lis hauts.
 Lis hammes égairès, dechhadus dis chevaux,
 Tautelant lè brehie évo lo wâ dè lance.
 Su lis chaumes, si duch sofiat lo vat de France,
 Que, lodes et chhafiès, mis dôs sainiant de frâ.
 Mais, sna se retonèr, mo père allait tot drâ ;
 Zos lé chaje do mo. su mè selle écrôlâie.
 Je me laichâis traïui das lé blanche bôlâie.

En prison

Comme le jour pointait, la troupe s'arrêta
À la porte du moine où mon père heurta.
Ils avaient autrefois servi dans la même arme ;
Erick, en vieillissant, voulut se faire carme
Et s'en vint, comme un ours, au Rudlin se terrer.
Mais mon père toujours l'avait considéré,
Parce qu'il est aussi de liante et noble race
Et que, comme un saint homme, il vivait dans la grâce.
Ils s'embrassèrent donc bien des fois tendrement,
À se congratuler restèrent un moment.
(Mon père, pour les siens, est d'humeur exécration.
Mais, avec l'étranger, sait se montrer aimable).
À la lin il me fit descendre de cheval,
Et j'entrai devant lui dans le logis fatal.
Il referma la porte ; irritable et farouche,
Sa parole tomba sur moi comme une douche :
« Eva de Rappolsheim, j'ai décidé ceci :
Vous sortirez soumise ou bien froide d'ici. »
Et, tel berger qui donne au loup sa chèvre à paître,
Mon père imprudemment livra sa fille au raître⁵.
Erick mit les verrous, et dans son galetas
Me fit monter pour mieux combiner l'attentat.
Je ne vis pour m'asseoir dans la soupente nue
Qu'une botte de paille où je tombai vaincue.
Le corps et la pensée incapables d'effort,
Je faillis m'endormir comme un homme ivre-mort.
Soudain je m'éveillai de ma torpeur languide
En sentait sur ma chair courir sa main avide.
Mon père m'avait donc, poussé par son humeur,
Livrée à la merci d'un vieux larron d'honneur...
La pauvre enfant hésite à narrer davantage.
El son bras replié lui cache le visage.
Devant elle à genoux, Blaison les yeux levés,
Lui prend les mains et prie : « Achevez ! Achevez ! »
— Je dirai tout ; du moins, si ma pudeur en souffre,

E priho

Lo slo rojiait lis hauts quand, au fod d'in poiteu,
Dan l'euch do moine Erick, mo père s'éreuteut.
Il avout das lo ta, fait évo le campéie.
Erick, devenu vî, peurneut lo monde è gréie
Et veneut, comme in ours, au Rudli se coichi.
Mais mo père endà-là tocou lo reknachhit,
Parce qu'il ir aussi de haute et noble airie
Et, po le, ç'ir in saint que menait bonne vie.
Ils se bijeunent moû dis fous bin taremat,
Et, das dis grands benians, s'adajeunent brôma.
(S'n humeur po lis sîns a rude et jmâ ne chinje,
Mais mo père a piéhant quand il praque è l'étrinje).
E lè fi, quand il m'ôt tiri bès de cheveu,
Il me féeut dan le monter chî mo boriau ;
Et, quand se feut su mi kiô l'euch de l'ermitéje,
Il me deheut d'in hoû, tocou héant et fréje :
« Eva de Rappolsheim, je n'ai jugi dinci :
Vos rechherôs domptâie ou frade de toci ! »
Et, têt hadé denant au loup sé chive è mate,
Il poiteut, me léchhant au vî poute-chhoubate.
Erick bousseut lis vreus et po meux me vartèr ;
Do solé, devieut l'euch et m'y féeut monter.
Je ne voyeus tolà po m'éjère et m'échherre,
Qu'enne wèle de stré ; je m'y léchheus do cherre.
Je n'é pâis pu et bin que lo frâ feusse vif,
Le n'allâis m'èdremi comme in hamme morsif
Haute hure s'ébéchhi, quand d'in cô je m'ébaube
E séti dis groûs dôs revechant zos mé robe.
Mo père m'avout do, vos l'ôs jà devinè,
Is mains d'in vî larro d'honneur ébandenè. »
Lè pore éfant s'écrat d'è dire dévélèje,
Et, de so brès piaï, se coiche lo visèje.
Biaso li prad lis mains et, dan lée éghnoï,
Dit d'enne voix que prâie ; « Eseuvis ! Eseuvis ! »
Qué, vos sérôs lo tout, je pus co bin, je compte,

Je rassurerai qui m'a ravie à ce gouffre.
Le pas d'ailleurs est fait qui m'a le plus coûté.
Mon cœur soudain cessa de battre en mon côté
Quand je vis, dans le jour filtrant de la toiture,
Un satyre aux yeux chauds penché sur ma figure,
Satyre que le froc rendait plus répugnant.
Je me lève d'un bond et des mains l'éloignant,
Ma voix criant à l'aide ébranle l'ermitage.
Mais le monstre après moi s'acharne davantage,
Il me serre les bras avec ses doigts d'airain;
Il me reste les dents : je le mords à la main.
La douleur a brisé l'étreinte; il m'abandonne
Et me dit froidement : « La belle, c'est mal donne.
La dernière partie est encore à jouer ;
Le jeûne, en finissant par vous amadouer,
Me laissera vainqueur ; je vous veux tout entière
Et puis je me pendrai quand viendra Ribaupierre ;
Mais avant, nous avons un mois entier d'amour.
C'est temps perdu pour vous d'espérer du secours ;
Personne n'entre en bas qu'une sourde muette;
Pour les gens curieux, j'ai hache et arbalète ;
Ci-gît, sous mon parvis, plus d'un qui l'oublia ;
Tu seras, je le jure, à moi, princesse Eva ! »
Comment ai-je enduré cet excès de torture ?
J'étais donc condamnée à tomber dans l'ordure,
Ou, tant qu'il me restait force de remuer,
Ma seule chance était de pouvoir me tuer.
Et je n'ai même pas une lame, une alêne !
Dans mon angoisse, enfin, je pense à ma marraine;
Orbelatte⁶, la fée au nimbe de corail.
Tandis qu'Erick se tient embusqué au portail,
Je l'invoque tout bas : « Toi qu'on dit la maîtresse
Du tonnerre et des eaux, secours en sa détresse
La filleule qui porte encore sur son sein
Le collier enchanté qu'elle tient de ta main.
Ton présent, as-tu dit, devait me faire reine,
Et son pouvoir néfaste est cause de ma peine.

Et po vos réchhuri, risquer in cô de honte.
 Lis premés pès sot faits que m'ot lo pus cotè.
 Mo cœur sarè hoteut de bette è mo coté,
 E survoyant au jo dis kreises dè rémâie,
 Su mi, lis œus è brase et lè mechhe ellemâie,
 Das lé robe d'in moine, in bougre meurhaidant.
 D'in hoû je seus debout ; tot è lo retadant,
 Je bote çu que j'ai de fouchhe è braire è l'aide.
 Eprès mi lo peultrè dévétèje s'éhède ;
 Il me sarre lis brès évo sis dôs d'écé ;
 Je n'ai pus que lis dats : è lè main je l'essés,
 Lo mau lo fait lâchi ; il régremme, se peuche
 Et dit frademat : « Ça, lè balle, de rebeuche,
 Vos pôs co meus jouèr, je gainrai lè fous-ci ;
 Quand le faim vos érait, flairante, édamessi.
 Il farait bïn cédèr ; je vos vus tot entire
 Et pis je me padrai quand varait Ribaupire ;
 Mais nesquè là j'os co pus d'in mous è boidlèr.
 Ça ta pedu de braire et fiôlèr po wandlèr,
 Lè femme que me neurre a chhodère et muette ;
 Po lis jens schmaroussus, j'ai hèche et arbalète ;
 Touts çals que l'ot réviè sot éjès bès-tolà ;
 Te serais, je lo jure, è mi, princesse Eva ! »
 Je passeus que do cô mè tête allait se pide.
 J'iâis condannâie è cherre das lè mide
 Ou bïn, tant que j'éraîs fouchhe de remouèr,
 Ce seraut co bonhur que je posse me touèr.
 Et je n'ai seulemat in fuse, enne alemenne !
 Enfi, das mè kehant, je passe è mè marraine ;
 Orbelate, lè fâie è lè corâ d'erbè.
 Do ta que varte Erick, je l'invoque tot bès :
 « O mâtrasse do vat, do tinorre et de l'ove,
 Vacî que tè filuse è grand danger se trove ;
 Lè cause, te lo sais, ça lo côli charmé
 Qu'ennsequan po coiü pa ti me feut chrômè.
 Ça l'our sorcî, que dwait in jo me faire reine,
 Que me chaje aujid'heu de pone et m'égrevaine.

C'était l'or charmeur qui, comme un phare qui luit,
Fait accourir de loin les papillons de nuit,
Amenait sous nos tours, guettant tous mon passage,
Le chevalier brillant, le varlet et le page,
Qui, dans des duels sans fin, armant les bras rivaux,
A rougi nos fossés du sang des damoiseaux.
Vers moi s'est élevé le chœur navré des mères ;
Des femmes, j'ai subi les rancunes amères.
Aussi je hais l'amour sans en avoir goûté.
Par le fatal effluve Erick est excité.
Marraine, faudra-t-il, pour modérer sa rage.
Saisir et lui jeter le collier au visage ? »
Je cessais ; un grand souffle entra dans ma prison ;
Un éclat de tonnerre ébranla la maison ;
Je crus que, par les vents ébranlés sur les cimes,
Les sapins s'arrachant roulaient dans les abîmes.
Puis c'était un fracas de houle et de ressacs,
Comme si, par-dessus les monts croulants, les lacs
Roulaient dans la vallée une onde mugissante ;
Les éclairs fulgurants entraient par chaque fente ;
Le moine m'abandonne et descend inquiet ;
J'entends grincer le pêne et claquer le loquet.
Je rends grâce à la fée et, m'armant de courage,
Je descends espérant m'enfuir de l'ermitage.
Mais Erick en sortant a refermé son huis ;
Je demeure enfermée et seule dans la nuit.
Aussi la main devant, dans la chapelle close.
Je tourne comme un loup tombé dans une fosse.
Mes doigts, sur le dressoir, rencontrent un couteau :
Un couteau, le salut ! à côté le chateau
De pain noir enrôlé dans un débris de nappe ;
Voici la cruche d'eau; pour que rien ne m'échappe,
Lorsque, dans un instant rentrera mon geôlier,
En serrant mon butin, je gravis l'escalier.
Assise sur la paille en la noire soupente.
Je répare ma force au pain du sycophante.
Je ne crains plus de choir : je tûrai sans remords ;

C'ir le que féit, comme éronde dis heurchats
 Rondiat lis blancs paviots, lis pages, lis vaulats
 Veni zos notis tours po varlèr mo pessèje,
 Lis damoiseaux halbrants de tout lo voisinèje,
 Se rémessèr lo sâ, das lis fossés neutus,
 Po, da dis duels sna fi, se dekabrerèr tortus.
 Pa lis femmes bôrâie et maudite dis mères,
 Mè jénasse n'è knu que dis hures émères,
 Aussi je hais l'amour que m'è fait tant héi.
 Au charme do côli Erick vint d'échhéi.
 Vins-me è n'aide ou bin po lis côpèr sé réje,
 Je vais lo pare et li lanci das lo visèje. »
 Je hôtais; in grand vat soffieut das ma priho ;
 Lo tinorre féeut tramoulèr lè moho ;
 Il sennait que pa l'air, écochhis das lis nouâies,
 Lis seps slaihhis chéchant ékainés dis semâies.
 Et pis, dèrî lis muchhs in crechha d'oragan.
 Comme si, tot d'in cô l'ove des mas wangant
 Dechhadait lè montéie échévâie è lè besse ;
 Et lis zlodas pâchhant lo tôt pa chèque kreise.
 Aussi lo moine inquit dechhat po rechhi fû ;
 J'escoute nesquè l'euch teuchhi so pès schlèfu.
 J'ai merci lè fâie et je reprads corèje ;
 Je devalle créant voir devî l'ermitéje.
 Mais Erick è rechhant è retiri lè kia;
 Je demoure éfemâie et je ne vous pus kia.
 Aussi, lè main dévant, je reveuche et je vire
 Comme enne bête cheute au fod d'enne lovire.
 Ça dina su lo chhaff que je trove in couté ;
 Equale lè marade a co das lo bosté :
 In chanti de pain nar étoï d'enne neppe ;
 Vaci lè crouque d'ove ; aussi po ne rin chheppe,
 Quand vè, tot maintenant, reveni mo jôli,
 E sarant mo beti, je monte l'escalî.
 Su mè wèle de stré, das lè neut que s'ébechhe,
 De l'ove et do mouchhé je ne fais poil de rêchhe.
 Je me trove pus foute et je ne cherrai mi ;

En cas d'échec j'aurai refuge dans la mort.
La tempête s'apaise ; au logis qui s'embrume
Erick vient de rentrer et son lampion s'allume ;
Je sens mon cœur qui bat et se crispe d'émoi,
Car l'ermite remonte en murmurant vers moi,
Abritant de sa main la flamme qui chancelle.
Moins de folie éclate en sa sombre prunelle.
Il a vu le couteau reluire dans mes doigts ;
Le voilà, tout à coup, comme un fauve aux abois,
Qui se jette à mes pieds et dit tendant la gorge :
Ô princesse ! réduite à voler du pain d'orge.
Quel démon dans ma voie a bien pu l'amener.
Pour t'infliger l'opprobre et me faire damner ?
Quelle force invincible émane de ta grâce
Qui met en feu ma chair, déchaîne mon audace.
Me fait, pour satisfaire un criminel espoir,
Préférer une fin honteuse à mon devoir.
Frappe ! ma mort te sauve et me garde du crime ;
Frappe ! voici mon cœur que ton amour opprime ;
Jusqu'à ton dernier souffle, au moins, en le perçant,
Ta main pourra laisser, avec des traits de sang,
Ma pensée importune écrite en ta pensée.
Avec son front chenu, sa barbe hérissée,
Sa poitrine velue issant de son manteau,
Si laid, si misérable, il s'offrait au couteau,
Je manquai de courage et lui laissai la vie.
Trompé par ma pitié, derechef il s'oublie ;
Il pense en me priant, vaincre enfin mes dégoûts,
Et me force d'ouïr, embrassant mes genoux,
Les propos insensés que dicte son délire.
Il voulait m'emmener aux confins de l'Empire
Pour me cacher au fond d'un luxueux palais
Où je devais régner sur plus de cent valets.
Je sentis qu'il fallait couper court au plus vite,
Avec dégoût, du pied je repoussai l'ermite.
Il recouvra ses sens, honteux d'être éconduit,
Et, laissant son lampion, rentra dans son réduit.

Si je ne lo pus touèr, je fais lè fi de mi.
 Lè tempète s'émèche et, das lè moho nare,
 Erick rateur ; je vous enne fiamme s'espare ;
 Je sette jà dan mi comme in moli taquèr ;
 L'ermite è barbondant remonte m'étaquèr,
 Wadant dè main lo feu do heurchat que tramoule.
 Je vous de s'n œu roje enne larme que roule.
 Le survoît, das mis dôs, lo grand conté retmèr.
 Et lo vala d'in cô, comme in fauve charmé,
 Que se schtie è mis ghnos et dit, tadant lè gouje :
 « O princesse ! rédute è voler do pain d'ouje.
 Quel diale das mê voïe è pévu t'émenèr,
 Po t'infliji lè honte et me faire damnèr !
 D'où vint lè fouchhe-là que te fait dus fous femme
 Et que bote do feu das lis vounes de l'hamme.
 Lè fouchhe que me fait è tis pids me rouï
 Et cherre si bin bès qu'il m'è farait mori ?
 Toche ! Mé moût te sauve et me wade do crime ;
 Toche ! vaci mo cœur si piè d'amour qu'il time ;
 Au moun je léchherai, quand te l'érais pachhi,
 Méchaut lo leu qu'éprès t'alleusses te coichi,
 Ecrite mè passâie au sang das tè passâie. »
 Sè barbe et sis chavous horsant comme dè sâie,
 So lessemat chhopu kaïant zos so mantè.
 Il tadait, si pétru, sè poitrine au couté,
 Je manqueus de corèje et li léchheus lè vie.
 Mais mè piti l'éweule et fait qu'il se révie ;
 Il passe è me praïant avou de mi raho
 Et de s'n ème veude è mis pis lè poho
 J'oièus tout çu qu'è five in ébroï put dire ;
 Il avout in chète jeute au fod de l'Empire
 Oû pus de cent vòlats iant prats è me srevi.
 Quand il m'ôt dina fait éghnovèr in hévi,
 Je séteus qu'il fait côpèr cochh au pus vite ;
 Evo degot, do pi, je rehousseus l'ermite.
 Lors il se reculeut do sas d'in chïn bettu
 Et, léchhant lo heurchat, ratreut das so pécu.

Il me cria d'en bas, ressaisi de colère :
« Tu ne trouveras plus ni le pain ni l'aiguière.
Tu m'échappes encore aujourd'hui, mais demain,
Soumise, dans mes bras te jettera la faim ».
Seule en ce galetas, je pleurai sur ma vie,
Et la peur prolongea longtemps mon insomnie.
Le sommeil, avec l'aube, enfin me visita,
Pendant que je dormais, une chanson monta.
Que l'aile de *l'ardenne*⁷ apportait du bois sombre,
Aussi douce qu'un son de viole dans l'ombre ;
Jamais, de tels accords, mon cœur ne fut charmé.

— Quelle chanson vibra dans votre cœur calmé.
Que l'aile de *l'ardenne* apportait du bois sombre,
Aussi douce qu'un son de viole dans l'ombre ?

— Je suis reine des eaux,
Et sœur de ta marraine,
Ayant dans la moraine,
Et voisins, nos berceaux.
J'ai franchi la pinède
Pour l'apporter mon aide,
Arrache à ton col blanc,
Puis au veut qui halète,
Fais flotter ton ruban.
Un jour viendra, fillette !..

— Ce n'est là qu'un début propre à reconforter,
Que reste-t-il encor qui vous fait hésiter,
Dites-moi le couplet dont la caresse apaise
Et qui, ce matin là, vous mit le cœur à l'aise.

— Je connais vos tourments
Bachelettes craintives ;
Et porte vos missives
À vos lointains galants.
Celles qu'amour tourmente,
S'abritent dans ma mante.
Mets l'écharde au falot,
Et transcris ta requête

Il me brayent de bès, remodu de colère :
« Te ne troverais pus jmâ devite l'ermaire !
Mardôte ! t'a chhépoûie aujid'heu, mais demain,
Bin klaine, das mis brès, te boterait lè faim ».
Lo dote, grand dè neut, me teneut réwaïe ;
Je pesseus mo ta grand è crier su mè vie,
Mais l'air do jo portant veneut m'échaumotèr,
Tot è dremant j'oïeus enne chanso monter,
Que m'époutait l'ardenne é chborant su lè bôle,
Si duce qu'a z'éraut dit lo so d'enne viole,
Si fiétrale que jmâ je n'ôs in tel piéhi.

— Dehî-me lè chanso que, po vos récouhi ;
Vos époutait l'ardenne è chhorant su lè bôle,
Si duce qu'a z'éraut dit lo so d'enne viole.

— Je seus Meurtha. lè sù
D'Orbelate lè fâie ;
Dé dalante crôlâie,
Evo je reuchhe fû.
Dwa ti je me détone
Po te tiri de pone.
Râie è to colet blanc,
Et lèchhe au vat que pesse,
Fiammer to bleu rîhan.
In jo varait béïesse !..

— Ce n'ir tola qu'éhache et po vos rechhuris ;
Enne aute chose évo fait que vos chhanchhuris.
Dehi-me lo coplet, si fiétrât qu'il épaihe
Et que, lo méti-là, vos boteut tant è l'aihe.

— Je knas votis tourments,
Bâcelles ébachuses ;
J'époute, dis spavruses,
Lè latte è lûs galants.
Po çalles que sot gries
Mo manté se dévie.
Nachhe in hèle au heurchat
Et marque tè guerguesse

Au fond de ton bachot.
Un jour viendra fillette !

— J'ai su que vous aviez besoin d'un prompt secours,
Mais, dans votre sabot, nul message d'amour.
Qu'a dit la dame qui vous cause telle angoisse
Et sur votre front blanc met des tons de framboise ?
— Il ne serait séant ni pour vous ni pour moi
De répéter ces mots qui causent mon émoi ;
Meurtha vous redira ce qui vous intéresse.
Mais vous m'avez sauvée et moi, pauvre princesse,
Pour vous dédommager de tant de déplaisir,
Je n'ai que le collier magique à vous offrir.
Plus qu'à moi, maintenant, il peut vous être utile ;
Qu'en vous rendant des cœurs le chemin plus facile,
Il ne vous laisse point le dégoût des amours !
— Celui que j'ai dans l'âme est en moi pour toujours,
Et de l'en arracher, sort sacré ! je défie
Tous les esprits d'enfer et la mort et la vie !
J'accepte l'or s'il doit me faire aimer un peu
Du cœur que ma pensée unit au ruban bleu ».
La réponse d'Eva s'étrangla dans sa gorge,
Et son sein haleta comme un soufflet de forge ;
Du collier, tout à coup, le charme la troublait ;
Dans celle de Blaison sa blanche main tremblait ;
Elle n'essayait plus, déjà, de la reprendre,
Se faisant ainsi mieux que par des mots comprendre.
Mais quelqu'un sur la porte allant et revenant.
Ils sentirent sur eux peser les yeux de Jean,
Leur amour offensé les rappelle à la terre,
Et, dans le même instant, Blaison pense à sa mère.
De l'adorable enfant, il baise les doigts fins.
Puis, entre et disparaît dans l'ombre des grands pins.
De son lit de hasard, la douce abandonnée
Perçoit des monts voisins la cime moutonnée
Sur le lointain brumeux s'endormir dans le soir.
La sylve emplir les creux de son tassement noir,
Et la flamme, en la meule ouvrant de larges bouches.

Au fod de to béchat
In jo varait béësse !...

— J'ai bin vu que lè pone ir écrite au charbo,
Mais mi trèce d'amour das lo solè de bô.
Po hôter, dehis-me çu que chantait lè dème
Et que fait vote frot roji comme enne pemme ?
— Vos voyis bïn dina que je n'oserai mi :
Ça ne seraut chhéant ni po vos, mi po mi
E Meurtha vos pourros pouter svelte demande.
Lè princesse rédute è se faire kamande,
E n'étadant. po çu que vos érôs souffri,
N'è que lo côli d'our dè fâie è vos offri.
Pus qu'è mi, maintenant, il put vos srevi cète,
Qu'il vos féusse aimèr, vos méritez de l'ête ;
Que pa le de l'amour, vos n'onsses jmâ degot. »
— Lo çu que j'ai da l'ème a tola po tojo.
Et de me lo raï, sorsac ! je défie
Touts lis esprits d'enfer et lé moût et lé vie !
Evo lo côli d'our enda-ci je pus meus
Tochi calle que m'è tadu so riban bleu. »
Lè réponse d'Eva se stranguieut das sè gouje,
Sè poitrine betteut comme in sofiat de fauje ;
Lo côli l'avout jà si bin ensorcelé
Que sè main das lis dos de Biaso tramoulait,
Et qu'elle n'avout pus rémoeu de li repare,
Se féant dina meus que pa dis mots compare.
Mais Chan su l'euch kreisi pessait et repessait,
Ils séteunent su zas sis œus chhafnâs pesèr.
Lè honte d'ête vus lis rémeneut su tire :
Eva séjeut è l'hure et lo boube è lè Mire.
Il li bijeut lis mains, pis poiteut comme in fô,
Pa lis sates dis rains, das l'élombe do bô.
De so lé de hasard, lè duce ébandenâie
Pa l'euch ateur deví, vout lè haute semâie
Su l'édalan teulé s'édremi das l'air scru,
Et lis sepnés tachhès, de neut répi lo crû.
Da lè lure do feu, qu'ékiate lis épreuches,

Auréoler les fronts des charbonniers farouches.
Sous leur garde, à l'abri de l'ombre aux plis épais,
La princesse en son cœur sent descendre la paix.
Elle écoute, bercée, au fond noir des ravines,
Ensemble chuchoter les légères elfines.
Quand, de leur entretien, il jaillit un bon mot,
Leur rire, dans la nuit, sonne comme un grelot.
Et puis une autre voix vainement étouffée,
Chante en son sein joyeux le refrain de la fée:

Dans ton cœur rajeuni
L'amour mettra ses baumes ;
Je lui fais par mes gnomes
Préparer un doux nid.
Ton lit de mariée
Où, dans ses bras serrée,
Ton amant, quand au bois
Le coq noir qui fleurette
Aura chanté trois fois,
Te couchera, fillette !

En veillant.

Dans son logis qui dort sous le ciel étoilé,
Le sagard, de retour, rêve tout éveillé ;
Il rêve assis au fond du hallier que secoue
De son roulement sourd, l'eau tombant de la noue.
Sa peau brûle au contact des merveilleux anneaux.
À la voix de Meurtha couvrant le bruit des eaux,
Par la voûte lactée en l'azur infléchie
Comme d'un pont de feu la vallée est franchie.
La lune, errant au front de la forêt qui dort,
Laisse en l'ombre des pins luire sa serpe d'or.
La volupté descend de la voûte fleurie
Et, dans ce sein viril, fait bouillonner la vie.

« Tu reçus belle part,
Cours où l'amour t'invite ;

Lis charbonnis voïiat échheus su dis caleuches.
Zo lû wade, étoïe au grand mante dè neut,
Elle se sette chheue et révie aujid'heu.
Elle escoute, bîchhie. au fod nar dis bessattes,
Esenne chhalmoter lis lagires faïattes,
Et de çu qu'enne è dit, pa bran, elles riat,
Lû hihotesse au bô sine comme in gueriat.
Su tout enne aute voix, joïante et jmâ lessâie,
Répète lo dérécoplet da sè passâie :

Ail, l'Amour vè veni !
Je heucheraï mis gnômes
Po qu'ils ponsent zas-mômes
Li préparer so nid,
To lé blanc de mériâie
Où, das sis brès sarâie,
To galant, quand lo jâu
Erait de trâ krîklesses,
Enonci l'air do jo,
T'éjère, mé béiesse !

E waïant

Lè sègue au crû dè neut senne in monstre édremi,
Portant Biaso, rêvant, ne s'éhove co mi ;
Zos lo halî tranquille, où lo bran d'ove fêje,
Echheu su lo haut chè, lo boube hanque et sèje.
Do ta que sè pé brele au feu dis chauds énés,
Il escoute Meurtha chantèr das lis aunés.
Lè sconsaïe è tadu sè dadiante brehie,
De so grand pot de feu lè besse a furbauchhie.
Lè line su lo bô, lessâie aussi de cour,
Lut das l'ombre dis seps comme in ramesse d'our.
In air de pérédis répît lè neut fleurie,
Fait lè tire piéhante et piéhante lè vie.

« J'ai fait balle tè pwâ ;
Si te pedais épwesse

Crains, si ton âme hésite,
Des remords pour plus tard.
C'est manquer de courage
Que sevrer son bel âge
Du bonheur qu'il attend.
Chaque an mai se couronne;
Mais tu n'as qu'un printemps;
Prends les fleurs qu'il te donne !

Le collier d'or, garçon,
Qui fait sur ton passage,
S'émouvoir la plus sage
Et s'ouvrir sa maison,
C'est ta belle jeunesse.
Le cœur de ta princesse
Vaut un don surhumain;
Offre, suprême aumône.
Tout ton sang au destin,
Si la mort te la donne !»

Le Réveil

Habaurupt réveillé par le pas des chevaux,
Du castel Pirozel vit, monter le prévôt.
Derrière lui venait une troupe nombreuse
De soldats, galopant l'arquebuse à la heuse⁸,
Les casaquins, au flanc par l'arme retroussés,
Et les morions noirs sur les yeux abaissés.
L'aventure aussitôt de demeure en demeure
Par les femmes portée, on sait en moins d'une heure,
Que dans sa hutte, Erick l'ermite est étendu.
Qu'un trésor y fut pris ; le moine s'est pendu,
Mais au prince il a fait savoir au préalable
Que Blaison, le sagard de la Mire, est coupable.
Blaison, le beau Blaison, lui si franc, a volé !
Personne n'y veut croire — et les gloses d'aller !
Cependant le héros, fort de son innocence,

De tè saho que pesse
Te ne t'es rérau jmâ.
Ça manquer de corêje
Que speni to jenne èje
Do bonhur qu'il étad.
Lè tire a tocu jenne,
Mais te n'es qu'in fûta;
Prads lis fios qu'il te denne !

Gachho, lo côli d'our.
Que devîrait lûs poutes,
Que fairait lis pus foutes
Au dévant de ti cour
Et révier lû noblasse,
C'a tè balle jenasse.
Mais si to cœur biassi,
Ne put jmâ n'aimer qu'enne,
Mus è dehand merci.
Si lè moût te lè denne ! »

Lo Réwail.

Habaurupt, réwâi pa dis pès de chevau,
Do chété Pirozel, voyeut lo grand prévôt
Et sis rojes frottés montèr è grande cochhe.
Ils n'allant l'arquebuse è trévi su lè cochhe,
Lis casaquis au fianc pa lè lure étéchis
Et lis morios de fî su lis œus ébéchhis.
Et, tot bettant, d'in euch è l'aute l'éventure,
Pa lis femmes poutâie, a sait, das moun d'enne hure,
Qu'Erick maintenant das sè heutte a stadu ;
In trésor è stu pris, lo moine s'è padu ;
Mais il è fait savou dévant è Ribaupire
Que voleur a Biaso, lo ségaire dè Mire.
Biaso, lo bî Biaso, le si frain, è volè !
Pachhaine n'y vut craire — et lis beurtés d'allèr !
Do ta là lo gachho resseuvi de so sèje,

Ignorant que pour lui tel cortège s'avance,
Ronfle dans la sciure au bruit du flot charmeur.
La troupe prudemment s'approche du dormeur ;
Les gardes sur Blaison se jettent sur un signe
Mais à de tels réveils, le fier géant rechigne ;
Tout à coup détendu comme un ressort d'acier,
Il les fait tous rouler, piteux, dans le poussier.
Il a saisi sa hache ; et chacun se dépêtre
Et s'empresse, craignant le rude outil, de mettre
Quatre pas bien livrés entre l'arme et sa peau.
Pour le prendre il faudra tendre nouvel appeau
Ou le tirer de loin avec une arquebuse.
Le prévôt se décide à tâter de la ruse,
La mère du sagard s'est réveillée au bruit
Et, tremblante d'effroi, vient d'entr'ouvrir son huis.
« Puisque le fils refuse ainsi de se soumettre,
Appréhendez la mère ! » a commandé le maître.
Et, sur la pauvre vieille, un soldat acharné,
La tire, la Ion r mente et cherche à l'emmener.
La colère du fils sur son front se devine ;
La tête du brutal branle sur son échine.
Mais sur Blaison la bande est prête à se jeter.
Sentant combien l'effort est vain qu'il va tenter,
Il lance au loin sa hache et se livre à la garde,
Et, pendant qu'on l'entrave, à la vieille, hagarde,
Tendrement il s'adresse : « Adieu ! ma mère, adieu !
Je n'ai point fait de mal, mais je pèse trop peu
Pour croire, ayant le tort de gêner Ribaupierre,
Que ma place au soleil soit encore sur terre ».
Il veut continuer, mais déjà ses bourreaux,
Comme un vil criminel, emmènent le héros.
Il s'éloigne écoutant sa mère désolée
Qui met, avec sa plainte, en émoi la vallée.
Et, comme le destin se plaît à l'accabler.
Sur le sort de sa belle, il se met à trembler.
Que deviendra là-haut la vierge délaissée ?
En ce moment, pourquoi l'importune pensée

Sna savou que po le s'évance in svet cortèje,
 Das lo meïet éjè, ronfle comme in géant.
 Lis hammes s'éprechat po lo pare è dremant ;
 In signe : lo valà ! Quèl boucan das lè sègue !
 Mais è dis svets réwails, lo ségaire renègue ;
 Dan qu'ils onssent rin vu, detadu comme in rsa.
 Il lis è fait roulèr pitus das lo poussa.
 Il saute su sè hèche, è lè pérau s'écote.
 E lo voyont dina chéqui recule et bote
 Qwète pès bin livrés ateur l'arme et sè pé.
 Maitenant il n'in pus mouïn de l'étrapèr
 Qu'è lo tirant de lan détote enne arquebuse.
 Mais lo prévôt devant vut éprovèr lè ruse.
 Lè mère de Biaso qu'è réwai lo brut,
 Vint de motrèr das l'euch so visèje châcru.
 « Pusque lo fe ne vut è l'ordre se soumatte,
 Ejartelès lè mère ! » è kemandé lo mâte.
 Et su lè pore vée, in soudaire éhhernè.
 Lè tire, lè margaude et qwèè è l'émenèr.
 Lo fe lègue è voyant sè mère maumenâie ;
 Lè tête d'in belaud hérît su sé chhinâie.
 Mais si Biaso s'évance il lis è su lo dos :
 Aussi su s'n ébèchhe il desarre lis dos ;
 Pis lè lâche et lis mains è lè coude tadoûies.
 Il se livre is boriaux. E lè vée espedoûie,
 Il dit bin taremat : « Mère, pris ou chhèpu.
 Il faut vos dire édé, je ne vos voirait pus ?
 Je n'ai poit fait de mau, mais çals que Ribaupire
 Ot gêné, nesquè-ci, n'ot wè pesé su tire. »
 Il diraut co bin èque, a ne vut lo léchhi.
 Erondi de banwas, il vè, lo frot béchhi,
 Escoutant déri le sè mère que lo crie
 Et brait is qwète vats do cîl s'n éléie.
 Et, comme tout s'è male è lo tasticotèr,
 Su lo sort de sè balle, il se bote è dotèr.
 Qu'os-ce qu'elle devint, haut-là, sna recovrance ?
 Et, je ne sais porquè, valà lè sovenance

De Jean fait sur son corps brûler les blonds anneaux.
Que guettait-il, hier soir, rôdant près des fourneaux ?
En ruminant ainsi, Blaison descend vers Fraize.
Le groupe gémissant enfle, enfle sans cesse,
Des femmes que le charme émanant du collier,
Malgré les coups, enchaîne aux pas du prisonnier.
— Les filles de Plainfaing ont des yeux de chevrettes —
Et c'est pitié de voir, mouillant les gorgerettes,
De ces beaux yeux couler les larmes en ruisseaux.
En passant sur le pont, Blaison. dans les roseaux,
Entend Meurtha chanter et crie à la sirène :
« Tu m'as trompé, menteuse, et tu ris de ma peine. »

— Je ne t'ai point leurré.
Car à l'aube nouvelle,
Tu serreras ta belle
Sur ton cœur rassuré.
Et du réveil morose
Auquel l'amour t'expose,
Tu ne saurais souffrir;
Grâce à tes blondes mailles,
Heureux ! Tu dois mourir
Le jour des fiançailles !

Au Pirozel

Au château Pirozel, devant Demennemeix,
En attendant la mort, Blaison fut enfermé.
Le juge sur tous points le voulut entreprendre;
Mais le garçon n'avait pas l'air de le comprendre.
« Rien ne te servira, têtù, de tant ruser,
Monseigneur saura bien te faire dégoiser.
Si le chausson de fer, le carcan, les tricoises
Ne peuvent vaincre enfin tes manières sournoises,
Pour te dompter, la verge entamera ta peau.
D'ici là, ficelé, plié comme un crapaud,
Tu pourras, au cachot maudire cette audace
Qui t'a fait, vil manant, singer les gens de race. »

De Chan que fait sè pé brelèr zo lis énés.
 Qu'os-ce, échhâ, qu'il vartait, rondiant dan lis fonés ?
 E râminant dina, Biaso dechhat lis besses.
 Dérî lo chhè, fiôlant dis femmes, dis béiesses,
 Qu'étire l'our charmé, groûssit è chèque pès ;
 Menèces, juremats ne pot lis deuscorpèr.
 — Lis femmes de Piéfaing ot dis œus de chèvrattes —
 Et ç'a piti de wer, mouillant lis gargolattes,
 Dis bîs œus là, colèr lis larmes è beurchot.
 Mais lo houbè œ lè fâie è pessant su lo pot.
 « Je te troverai do, mentuse, è chèque qware.
 Bin lode, è té chanso, çu que s'è léchhi pare. »

— Je ne t'ai mi menti ;
 Dan qu'il sosse haute hure,
 Lè pesante serrure
 Se devîrai dan ti.
 Te rewèrâis l'aimâie,
 Et, das lis brès pémâie,
 Lè boterait l'amour.
 T'érais toutes lis chances :
 Çu qu'è lo côli d'our
 Mû lo jo de sis fiances !

Au Pirozel

Au chété Pirozel, devant Demennemeix,
 E n'étadant lè moût, Biaso feut éfremè.
 Su touts lis poits lo juge éproveut de lo pare ;
 Mais lo boube n'avout mi l'air de lo compare.
 « Ah ! mâ todù, demain te ne vais mi hanquèr,
 Et Monseigneur évant te fairait bin praquèr.
 Et si lo chause-pid, lo carcan, lis tricâsses
 Ne joïat de te faire, è hurlant, braire grâces,
 E bout de ti varot lè chesseure et lo pau.
 Mais dévant, ficelé, doï comme in crapaud,
 E priho, toi po ti, te séjerais, je passe.
 Au danger, peut bawé. de resgréï noblasse. »

Quand le juge à sa noise eut donné libre cours,
 La garde s'empara de Blaison à son tour;
 Et, les membres saignants aux nœuds de l'étrivière,
 Il fut, tel un paquet, jeté sur la civière.
 Comme vers sa prison, on l'emportait ainsi,
 Dans le long corridor par la nuit obscurci,
 Sa voix monta puissante aux voûtes réfléchie.
 « Juges, gardiens, seigneur : bourreaux, je vous défie !
 Vous me prendrez mon sang, je mourrai sans regret,
 Rien ne pourra jamais m'arracher mon secret.
 Puis, si lourde que soit la porte qu'on va clore.
 De vos griffes, vivant, je peux sortir encore. »
 Le prisonnier dans l'ombre est gisant et meurtri,
 Mais souffre moins pourtant du corps que de l'esprit.
 Sa pensée est là-haut au fond noir de la combe,
 Où l'aimée aux aguets fouille la nuit qui tombe.
 Et, l'ouïe aiguisée, escomptant un secours,
 Blaison scrute, anxieux, le silence des cours.
 Mais des doigts, dans la nuit, tâtent la porte close ;
 Elle s'ouvre ; une main sur sa bouche se pose ;
 Une autre, avec effort, cisaille ses liens.
 « Dis-moi ton nom, ange ou démon, qui viens,
 Aventurant ta vie, ainsi briser ma chaîne.
 – Claire! – Quel est ton père ? – Un geôlier ! – Qui t'amène ?
 – L'amour ! – Et que veux-tu ? – Ton cœur ! – Une autre l'a ;
 Jamais cœur franc ne s'est donné deux fois. – Hélas !
 – Je n'ai rien à t'offrir; referme cette porte !
 – Non, pars ! – Que feras-tu demain ? – Eh ! que t'importe ?
 La flamme efface tout. L'amour t'appelle, va !
 Mais souviens-toi de Claire en embrassant Eva. »
 Elle lui prend la main et sur le seuil le presse.
 Il ressent à la fois la joie et la tristesse ;
 Pour remercier Claire avant de la laisser,
 Il pose sans remords sur son front un baiser.
 « Que Dieu te garde ! pars, je suis assez payée »
 Il fait trois pas, se tourne et la voit appuyée.
 Le tablier aux yeux, pleurant l'amour trompé.

Quand, sna piti, dina, lo juge l'ôt jaji,
 Ce feut è sis jôlîs lo to de l'éranji ;
 Et l'hamme, éjartelé, prihhené de cent roudes,
 Ot lis membres sarrés et biassis pa lis coudes.
 Mais, comme a lo poutait su lè svire è priho,
 Il se drasseut po dire è chéqui sè raho.
 Et sè voix restineut pa lis voûtes écochhie :
 « Juge, frottés, seigneur, boriaux, je vos défie !
 Vos me parôs mo sang, je murai sna maugrè,
 Mais rin jmâ ne pourrait me raï mo secret.
 Vos pôs doï lis vreus, me dechhade è lè fosse,
 Vos ne me tenis co, si bin li que je sôsse. »
 Stadu su lo bêteut, doïant et deléchhi,
 De trover lo ta grand, lo boube ôt tot lahi.
 Il sèje que sè balle è l'étade a lessâie,
 Et lo corps lègue moun chî le que lè passâie.
 Il étad lo secours que lè fâie è premis ;
 Mais lo chété da l'ombre è l'air bin édremi.
 Il senne enfi qu'il oe grablèr è lè palkiose ;
 A dévie ; enne main su sè boche se pose ;
 Enne aute è jergayî lis nouds que le tenat.
 « Ange ou diale sôs-te, je vus savou to na,
 Ti qu'es risqué lè moût po me vranti lè vie.
 — Kiairo ! — T'is jens ? — Jôlis. — Dis-me çu que t'éwie ?
 — L'amour ! — Et te vouraus ? - To cœur ! — Il n'in haut-là
 Enne aute que l'è pris et je li wade. — Hélas !
 — Je n'ai rin è t'offri, refreume do lè poute !
 — Nian ! — Sais-te, mi poiti, çu que demain t'époute ?
 — Lè fiamme effèce tout. Vès-té ! passe è Kiairo,
 Quand te dârait demain è l'aimâie in bijo ! »
 Elle li prad lè main et su lo seu l'émonne.
 Il se sette è lè fous pié de jôie et de pone ;
 Mais l'amour è tot fait de pare lo dessus ;
 Il bije su lo frot Kiairo comme enne sû.
 « Vès è lè wade Dé ! je seus essèz payie ! »
 Il a fû, mais se tonne et vout Kiairo piaïe,
 Déri so devété, crièr l'amour trompè.

D'irrésolution, Blaison reste frappé.
 — Quelque sage m'a dit qu'un guerrier avec armes
 Est moins à redouter qu'une femme avec larmes —
 Mais sur son cœur ému, l'or chaud se fait sentir.
 Et le garçon enfin se décide à partir.
 Il entre dans la nuit, franchit d'un pas alerte
 Les friches, les genêts dont la côte est couverte.
 Et jusque Rovémont grimpe sans s'arrêter.
 Il se retourne alors et reste épouvanté;
 Une lueur sinistre en la nuit s'irradie
 Et monte de la geôle où monte l'incendie.
 La flamme efface tout ! Claire avait bien raison;
 Pour tous, Blaison sera rôti dans là prison.
 Les filles des hameaux venant de la veillée,
 Enflent de longs appels l'écho de la vallée ;
 Déjà de lourds sabots sonnent sur le chemin ;
 Vers le feu qui grandit se rue un flot humain ;
 Les crécelles de bois râlent dans l'ombre épaisse.
 Et le tocsin résonne au haut clocher de Fraize.
 Blaison sur ce spectacle, a le regard rivé ;
 Son sein, au souvenir de Claire, est soulevé.
 Mais de l'or enchanté l'ardeur se renouvelle
 Qui le pousse la-haut où le devoir l'appelle.
 Et, par Charbonichamp, les crêtes du Seucy,
 À travers le grand bois à cette heure obscurci,
 Il gagne enfin les bords du gouffre de Xéfosse.
 L'abîme dans la nuit baille comme une fosse.
 Se glisser en plein jour dans le ravin rocheux
 Serait, pour le plus brave, un projet hasardeux.
 Mais lui n'hésite pas; il se suspend aux branches.
 Puis aux roches, saillant de l'ombre, toutes blanches,
 Au risque mille fois de se briser les os.
 Dans la faille profonde où bruissant les eaux.
 À l'appel de l'amour, téméraire, il s'enfonce
 Livrant son corps entier aux griffes de la ronce.
 Dans l'air glacé montant des sombres profondeurs,
 Dans la nuit, il descend, insensible aux douleurs.

Lè piti de nové vint reteni so pès.
 — Quique sèje m'è dit qu'in hamme évo dis armes
 A bin moun è dotèr qu'enne femme évo larmes —
 Il faut que lo côli se féusse séti
 Po que Biaso dolent joïeuse de poiti.
 Il s'ékaine è trévî lis champs veustis de ghnète
 Que devallat lè Rôche, et nesquè su lè tête
 Qu'a heuche Rovémot, monte sna s'érètèr.
 Il se retone in bran po spi dwa lo chété ;
 Il vout, bin ébaubi, lo bâtimat s'espere
 Et lo feu, de kiatè, répi lè besse nare.
 Lè flamme effèce tout ! Lè jôlîre è raho :
 A vè craire reti Biaso das sè priho.
 Lis loures se veudant, lis jens de chèque graine
 Se botat, dwa lè lure, è cour è tot arène ;
 A heuche, a brait : au feu ! lis euchs devis zapat,
 Et lis solès pesants su lischemis zombat ;
 Lè teurlaque è so lo fait oï sè crâchesse,
 Et lo tocsi restine au haut kîeuché de Fraize.
 Lo boube è revoiti vlatè s'édajeraut,
 Et sè passâie évè dwa lè pore Kiairo.
 Mais do côli charmè lo feu li vint ètèie,
 Il a raï do leu, chessi dwa lè montéie,
 Et, pa Charbonnichamp, lis crates do Seucy,
 Pa lo chemi do bô, das lè neut éfonci,
 Il errive au dessus do chhèvet de Xéfosse.
 Lo poiteut, piè de nar, baille comme enne fosse.
 Po dechhade, de jo, das lo réau rochu,
 Lo pus hadi pourraut se motrer écrachhu.
 Mais le, sna herquinèr, et po pare lè cochhe,
 Eveulé pa l'amour, se pad dis mains is cochhes.
 Lis roches su lo veu sennat dis hauts pairos ;
 Il y choûie è risquant de se casser lis os.
 El, lo corps toi entî dekesè pa lè spingue,
 Devalle è se guidant au brut do rupt que zingue.
 Sis ghnos, sis mains, so frot pelés sainiat trop bin ;
 L'air devint meuche et scru ; mais il ne sette rin.

Voici le vallon noir qu'une lueur éclaire,
 Les meulons alignés fumant dans la clairière,
 Le roc où les fondeurs s'abritent pour veiller :
 Bastien s'y trouve seul et paraît sommeiller.
 Enfin voici la hutte ; une ombre erre dans l'ombre,
 Qui s'effarouche au bruit et fuit dans la nuit sombre.
 Et la voix et le cœur pleins de rage, Blaison
 Fait trembler l'écho : « Jean tu me rendras raison ! »
 À ce bruit, Catherine endormie à l'entrée
 De la hutte, se lève et s'élance effarée.
 « Blaison, qu'as-tu, mon gars, à pousser un tel cri ?
 Mais tu t'es donc battu ? te voilà tout meurtri.
 — C'est le loup, dit Blaison, redevenu son maître ;
 Je viens de le surprendre, ici, qui rôde en traître.
 — Oh ! ne crains rien ; la hutte est solide et là-haut
 Nos hommes, près des feux, veillent sur le plateau.
 — Eh ! Qu'importe ! la bête est perfide et mauvaise.
 Mais, dites-moi, qu'a fait aujourd'hui la princesse ?
 Ah ! la pauvre enfant t'a réclamé tout le jour
 Et jusqu'à la nuit noire a guetté ton retour,
 Elle était ce matin radieuse et vaillante ;
 Mais lorsqu'elle a senti se prolonger l'attente
 Le chagrin dans ses yeux empreint était navrant,
 Puis elle s'est montrée inquiète en rentrant
 Dans la hutte où la veille elle semblait à l'aise ;
 Je n'ai pu deviner l'objet de son malaise
 Et, pour qu'elle se calme, il m'a fallu rester,
 Bien avant dans la nuit, assise à son côté.
 Maintenant qu'elle dort de fa ligue abîmée,
 On dirait une fleur que le soir a fermée.
 C'est pour toi, pauvre enfant, un coup fatal du sort
 Qu'il te soit dans les bras tombé pareil trésor.
 Si bien glué, je crains que ton esprit s'égare ;
 Tu ne peux l'épouser ; un monde vous sépare ;
 La garder près de toi ne serait point séant ;
 Pourtant tu ne peux plus vivre sans cette enfant
 Et si le père apprend que sa fille est partie...

Enne fiamme é lè fi relut zoslè fouïatte ;
 Vaci, su lo piété, lis mûles è réiatte,
 De femâie étoiant lû chépé de voizos.
 Enne roche a tot près ; Bechtin jè ju dezos.
 Lè heutte, eufi ; das l'ombre enne autre ombre rondie,
 Que s'escarlade au brut et que Biaso râdie.
 Quand elle s'è pedu das lè neutu do bô :
 « Je nos rewerros, Chan ; te me radrais rahô ! »
 Brait lo boube éhoussi, d'enne voix que tresande.
 Ketto s'è réwoï, se leve et s'éfeurlande
 « C'a ti, mo fant, bouga ! que te m'es fait dotè !
 Mais te t'es do bétu ? te va la mau botè.
 — C'a lo loup, dit Biaso, redevenu so mate,
 Lo loup varte lè heutte et je l'ai pris équate.
 — Je n'os rin è dotèr do loup : lis euchs sot kios,
 Et, haut-là su lo piet woïat notis bokios.
 — Ça n'y fait rin, lè bête a mahe et nos menèce.
 Mais dehis-me, qu'è fait aujid'heu lè princesse ?
 — Ah ! elle è bin dis fous éprès ti répété,
 Et, nesquè tot déré, su lè sate è varté.
 Elle avou-zor bin l'air, lo méti, réchhurie ;
 Mais, è vau lé jonâie, elle m'è sennè grie ;
 Je l'ai surpris è chwer sis œus è se coichant.
 Elle s'écrachhi-zor brôma, lè neut chéchant,
 De rattrer tot po lée é lè heutte po jère ;
 Çu qu'elle è das l'esprit ne séraut mi se zlère.
 J'ai stu bin oblijie, et po lè réhautèr,
 De wai, dè neutie, enne hure è so coté.
 Si balle maintenant que hôdâie elle dreume,
 Qu'a diraut lè voyant, lè fio que lo sa freume.
 C'à stu ma cô do sort po ti, mo pore éfant,
 Qu'osse cheu das lis brès enne si balle jent.
 Si bin épétele, pourrais-te te dépare ?
 Te ne pus lè mérièr, ïn monde vos sépare ;
 Te ne séraus viquèr équate sna grand toût ;
 Si te l'ébandenais te légueraut lè moût.
 Et si lo père éprad que sé fée a poitie...

— Marraine, c'est bien vrai, j'y laisserai la vie ;
 Si menaçant qu'il soit, j'affronte l'avenir.
 C'est miracle déjà d'avoir pu revenir,
 Ribaupierre averti doit écumer de rage.
 L'ermite s'est pendu, — ce n'est pas grand dommage.
 Mais, avant, il m'a pu dénoncer au baron ;
 Tel que vous me voyez, je sors de la prison
 Du Pirozel qui n'est plus qu'un monceau de cendres.
 Si le Seigneur qui vient aujourd'hui pour me pendre,
 N'a pas encore fait fouiller tout le pays,
 C'est qu'il croit, dans le feu, mes restes enfouis.
 — Pour te prendre il est homme à retourner l'Empire ;
 Ce n'est pas tant pour toi que pour te faire dire
 Où tu caches son bien ; car, tout brutal qu'il est,
 Il aime ses enfants ; sur pied mettant valet
 Et garde, il essaiera d'apprendre où l'oiseau perche.
 Puis, quand dans la ruine on fera la recherche,
 Qu'on n'y trouvera point le cadavre escompté,
 On pourra soupçonner toute la vérité.
 — Sans doute, et je crains bien, comme je suis votre hôte,
 Que vous n'ayez alors à souffrir de ma faute.
 Pour nous enfuir au loin, nous quitterons ces lieux.
 Crois-moi, vous ne pouvez nulle part être mieux
 Et nous laisser ainsi serait nous faire offense.
 — C'est vrai, mais pour pouvoir veiller à sa défense,
 Le jour, la nuit, je reste auprès d'elle et je plains
 Qui voudra l'offenser du regard ou des mains. »

Le beau matin

Catherine partie, advint une autre affaire.
 Blaison vit Marianne, errante et solitaire,
 Sous les pins ténébreux, guetter sournoisement ;
 Mais pour la reconnaître il fallut un moment::
 L'impubère au sein plat, l'enfant au rein débile
 Semblait s'être muée en un beau brin de fille.
 Quel enchanteur avait passé dans la forêt ?

— Vos ôs raho. je joue au momat-ci mè vie :
 Mais çu que vint varait, je ne lè quitte pus.
 C'a jà chance d'avou nesquè-ci réchhépu.
 Ribaupire sait tout et draut squémèr de rèje.
 Lo moine s'è padu — ce n'a mi grand démèje —,
 Mais il m'è denonci, dan sè fratte, au baro ;
 Tèl que vos me voyis, je reuchhe de priho,
 Dè priho Pirozel qu'a maintenant è cade.
 Si lo seigneur, évant aujud'heu po me pade,
 Ne me fait mi bintot rèqwère è vau lo leu,
 C'a qu'il me passe bin demourè das lo feu.
 — S'il a po te pare, hamme è reveuchi l'Empire,
 Ce n'a mi tant po ti que po te faire dire
 Où qu'a coichi so bin ; tot è se motrant herr,
 Il aime sis éfants et mattrait tout è l'air
 Po retrouver viquante ou mouête sè béïesse.
 S'il tint au dénichu ça po ravou l'éïesse,
 Et, quand lo feu stédu, rin ne s'y trouverait.
 Il vait qwère où t'es bin pévu te recovrèr.
 — Vos ôs raho, marraine, et, d'enne épwesse è l'aute,
 Vos pourrans bin souffri vos mômes de mè faute.
 Je quitteros Xéfosse et je viros pus lan.
 — Vos nos fairans dé pone è nos dehant benian ;
 Te ne séraus nul leu meus coichi lé princesse.
 — C'a vrai, mais il me faut demourèr d'enne pèce
 Po lè wadèr lo jo, po lè wader de neut.
 Et je pians que l'efflije ou dé main ou de l'œu ! »

Lo bî méti.

Quand Ketto l'ôt quitté, ce feut enne aute enlure.
 Das l'ombre où elle avout lis airs de se dedure,
 Biaso voyeut Minonne étréïe è vartèr.
 Il feut in boun momat po se lè rebotèr :
 Au leu d'enne bachoise éguéïe, au rei fièce,
 Il voyit enne jate et friande béïesse.
 Quèl sorci, pa quèls sorts, po lè chinji d'in cô,

Et devant son cousin qui la considérait,
 Qu'est-ce qui la faisait rougir comme une fraise ?
 Le garçon s'approcha ; les prunelles de braise,
 Semblant de leur lueur éclairer l'alentour.
 Au regard questionneur répondirent : l'amour !
 Mais déjà le matin des crêtes enflammées
 Déroule son vélum pourpre sur les ramées,
 Et le vent, du brouillard déchirant les réseaux,
 Aux sapins qu'il balance, accroche les lambeaux.
 Des eaux, dans le sous bois, flotte encore l'haleine,
 Mais de bourdonnements la cime est déjà pleine
 Et les écureuils roux y courent affairés.
 De narcisses, les flancs des ravins sont dorés ;
 La sève, des bourgeons, fait craquer les écailles ;
 La fougère a montré ses crosses dans les failles ;
 Vers le jour radieux s'élèvent mille chants ;
 Le printemps rit au monde et le monde au printemps.
 Les charbonniers ravis goûtent l'heure qui passe,
 Et, le plaisir de vivre épandu sur leur face,
 Les bras pris de paresse, ils écoutent tous deux
 Les rumeurs des vallons qui s'élèvent vers eux.
 Marianne le long du rupt, comme une chatte,
 Tourne autour de Blaison. Lui, l'air songeur, se hâte,
 Pour que l'amour qui vient ne soit pas effrayé,
 De laver au courant son front tuméfié.
 La porte s'ouvre enfin : c'est-elle, c'est l' Aimée ;
 Un jour plus clair encor s'étend sur la journée ;
 L'air semble plus léger, le printemps plus joyeux.
 Sur le blanc de sa robe où flotte un ruban bleu,
 Tranche son doux visage aux tons de guigne mûre,
 Gracieuse, troublée et pressant son allure,
 Dès qu'elle l'aperçoit, elle vient à Blaison.
 Lui, devant son idole en adoration,
 Baise à genoux sa main et, pris d'un doux vertige,
 À se baisser vers lui bien tendrement l'oblige.
 Rougissante, elle dit : « Je vous ai tant cherché !
 Puisqu'enfin vous voilà, vous n'êtes plus fâché.

Do ta qu'il ior è voïe, é venu das lo bô ?
 Qu'os-ce que lè féit roji comme enne frase ?
 Lo gachho s'éprecheut ; lis pounelles de brase,
 Dezos lo frot heuté dadiant comme do vour,
 Is œus lè questionnant répondeunent : l'amour !
 Mais vaci lo méti su lis hautous que pâchhe,
 Colant sis rêdes d'our su lè horpelle wachhe ;
 Lo vat, de sé grande ale, is sepnés que craquat
 Dè femaïe étoïe écreuche lo fieuquat.
 E lûs pis se spand co lo chhalèt dis fontaines,
 Que lûs têtes, au slo, de mochhes sot jà piènes,
 Et lis skuros, haut-là, corat tot effairis.
 Lis gauglés sot devïs is criques dis chharis ;
 Lè sève, dis bochtés, fait craquer lis scarfailles ;
 Lis flaüres motrat lûs crosses das lis failles,
 Dwa lo méti kiatant mille chansos montât ; .
 Lo fûta rit au monde et lo monde au fûta.
 Lis charbonnis tochis pa lè duçou de l'hure,
 Lo piéhi de viquèr spadu su lè figure.
 Et lûs brès nars crehis escoutat tot lis dus
 Lis rûnesses de l'ove et dis bôs radius.
 Minonne au bord do rupt tone comme enne chette
 Dautote de Biaso. Le, l'air séju, se hête,
 Po se motrèr bïn jinje à l'amour que vaci,
 De se lever lo frot das lo corant guiéci.
 Enfi l'euch a devî : c'a lée, Eva, l'Aimâie ;
 In jo pus bî s'est co spadu su lè jonâie ;
 L'air senne co pu lève et lo fûta mouïeu.
 Su sè veusture blanche où kâie ïn riban bleu,
 Sis jeuhtes, sè boche ot dis kiatés de damesse.
 Quand elle lo put wer, réjoïe et damesse,
 Elle vint vitemat au devant de Biaso.
 Le, dan lè vuje, ja comme è n'adoratio,
 E pris lè fine main et bin dis fous lè bije,
 E se piachhi su le taremat il l'oblige.
 Et, tot roje, elle è dit : « Vos ne sôs pus fâchi
 Pusque vos revenis quand je vos ai heuchi !

— Si l'amour seulement dictait votre parole !
 Mais je pense plutôt que les exploits d'un drôle
 Causent votre désir de me revoir ici.

— Oh ! le cruel ! qui m'ôte, en me pariant ainsi,
 Le désir de livrer ce que j'ai pu lui taire,
 Qui m'oblige à l'attendre une journée entière,
 Et qui, pour me venir, garde le collier d'or,
 Comme si, pour l'aimer, ce n'était point encor
 Assez de lui devoir et l'honneur et la vie ;
 Est-ce qu'un cœur si brave est de ceux qu'on oublie ?

— Oh ! qu'elle traduit bien ce que mon cœur attend,
 Cette voix que le Ciel a prêtée au printemps !
 Comptez jusqu'à la mort sur mon sang et mon aide ;
 Un danger est vaincu, mais un autre succède.

— Un danger nous menace ? — Oui, j'ai bien deviné
 Que Jean le compagnon, après vous acharné,
 De ses yeux de loup maigre et vous guette et vous scrute.
 À la haine d'une autre n'êtes-vous pas en butte ?
 C'est encore au collier que vous devez ces coups.
 Mais, grâce à lui, je peux embrasser vos genoux ;
 Hier, il m'a secondé dans un mauvais voyage.
 Cependant je ne veux le porter davantage
 Si vous en redoutez aussi sur vous l'effet.

— Gardez-le ; c'est trop tard, déjà le mal est fait ! »

Dans la meule

Au pied des monts rocheux où l'hiver a son trône,
 Les meulons dans le val, dressent leur large cône.
 À travers le fascis⁹ qui recouvre le feu,
 S'échappe une fumée empâtant le ciel bleu.
 Du premier allumé, la flamme qui s'élance,
 Semble percer déjà le faite à coups de lance.
 Le charbon va brûler : à l'aide, charbonniers !
 Bastien, les bras en croix, dort dans les brimbelliers ;
 Mais Jean, qui veille, a vu s'ouvrir la rouge gueule.
 Il saisit une échelle et monte sur la meule

— Oh ! si l'amour in pô das vote envie ir mèque !
 Mais, po vos guerguessèr, je passe qu'il n'in èque
 Que fait, pusque l'amour, me souhàiti tola.
 — Oh ! lo mâ ! que m'oblige, è me praquant dina,
 E me couhhi su tout çu que j'èrâis è dire,
 Qu'è pévu me révièr enne jonâie entire,
 Que wade lo còli po reveni dwa mi,
 Comme si, po se faire aimer, ce n'ir co mi
 Essèz d'avou sauver m'u honneur et mé vie ;
 A-ce qu'in cœur si brove a de çals qu'a révie ?
 — Oh ! que vos dehis bin çu que mo cœur étad !
 Vos sôs lè voi do cîl qu'éprate lo fûta !
 Comptèz, nesquè lé moût, su mo sang et m'n aide ;
 Laichhis-me vos-wadèr do danger que j'éhède.
 — In danger nos menèce ! — Ail, j'ai bin deviné
 Que lo compéïo Chan, épès vos éfochhnè,
 De sis œus de loup scoud vos varte et vos reveuche.
 Pis Minaune po vos draut se montrèr pu meuche.
 Bin sûr, do còli d'our ça tola nafechtè.
 Mais je li drâts dwa vos d'ête aujid'heu monté
 Et de n'avou mi fait eurmain trop mâ vouièje.
 Portant je ne vus mi lo pouter dévèteje
 Si vos échédèz co tant su vos s'n effet.
 — Wadèz-lo ; c'a trop tâd pusque lo mau à fait ! »

Da lè mûle

Au pid dè haute tête où relut lè jalâie,
 Lis fonés ellemès fi mat das lè bôlâie.
 E trévi lo fascis que veuste lo léi,
 Lè fégère se mousse et lo cîl n'a braï.
 Das lo premé levé, lo feu que ronfle, lance,
 Pa lo plafod cravè, comme dis còs de lance,
 Lo charbo vè brelèr : è l'aide, charbonnis !
 Bechtin, lis brès è creu, dreume das lis breblis ;
 Mais Chan jmâ ne s'éhove et, survoyant lè lure,
 Il étrape enne chhâle et monte su lè bure

Pour aveugler la flamme à l'aide de gazon.
 Tranquille, il est là-haut maniant son fourgon.
 On dirait, à le voir dans le feu qui rutilé,
 Avec ses yeux ardents, sa face qui brasille,
 Un diable retournant les damnés dans l'enfer.
 Mais la flamme, toujours plus haut, monte dans l'air.
 « Jean, descends vite ici, tant que parrain sommeille,
 Nous avons à régler le compte de la veille »
 Ainsi parle Blaison à l'échelle appuyé.
 Mais Jean n'a point du tout mine de s'effrayer
 « D'obéir à vos lois, prince, je n'ai coutume. »
 Dans les yeux de Blaison, la colère s'allume.
 « Prince ! ose répéter, vilain oiseau des bois,
 Et dans la meule en feu, comme un crapaud tu choisis ! »
 — Tel aplomb manquera toujours à ta roture ;
 Tu ne seras jamais qu'un prince en sciure. »
 Le sagard, de l'échelle, empoigne le montant
 Et la fait culbuter sur le gouffre éclatant.
 De la ranche arraché, Jean, hurlant d'épouvante,
 Tombe les bras devant dans la fournaise ardente.
 Tel celui d'un volcan, le feu jaillit soudain,
 Et le râle effrayant du compagnon s'éteint.
 À l'instant, de Blaison la colère est calmée,
 Mais Bastien est debout et, la mine alarmée,
 S'écrie : « Où donc est Jean ? — Dans le feu ! — Dans le feu !
 Quel trépas ! Pauvre enfant, que son âme aille à Dieu !
 Il faut sauver la meule ! » Escaladant l'échelle,
 Malgré Blaison, le vieux, sur l'appui qui chancelle,
 Travaille à étouffer la flamme qui le mord
 En vidant à pleins sacs du fraisil sur le mort.
 Quand, après tant d'efforts, la meule est garantie,
 Il redescend, tout noir, la figure rôtie.
 Le pauvre diable reste un instant effaré.
 Puis s'étend sur le sol, meurtri, désespéré.
 Son cœur déborde enfin, sa plainte s'exaspère.
 « Hélas ! Jean se consume et je n'y puis rien faire !
 Explique-moi, Blaison, toi qui pouvais le voir.

Po stopèr au voizo lis heulesse do feu.
 Tranquille, il a haut-là, moïniant lo beurgueneu.
 À diraut, lo voyant das lè chaude femâie,
 Evo sis œus dadiants et sè barbe ellemâie,
 In diale das l'enfer retiant ïn deudmedè.
 Mais pus évant da l'air lè fiamme monte édè,
 « Chan, dechhad vitemat, tant que pârai chaumote,
 J'os è réglèr nos dus ïn compte sna rebote. »
 Dina praque Biaso su lè chhâle écotè.
 Mais Chan ne senne mi do tot espavatè.
 « Mo prince, équate vos, je n'ai poit d'ordre è pare »
 À diraut que lis œus de Biaso vot s'espere.
 « Prince ! répète co, vilain ouhé do bô,
 Et, das lè mule è feu, te roules comme ïn bo ! »
 — Biaso te n'oserans, tè noblasse a trop mègue,
 Je ne te dote mi, prince de frut de sègue. »
 Lo ségaire, dè chhâle époyant lo montant,
 Li fait faire fochi su lo foné kehant..
 Pa fouchhe, do péchhè raï, Chan, bréant grâce
 Et lis dus brès dévant, è gulè das lè brase.
 Pa lo feu, qu'è do fod comme ïn volcan hofi,
 So hurlemat è stu da lo momat stofî.
 Biaso sette, do cô, s'émaichhi sè colère.
 Mais, au brut réwaï, lo vî Bechtin s'éguère.
 « Où qu'a Chan ? — Das lo feu! — Das lo feu ! que trépès !
 Lo pore ébandenè, Dé li féeusse paix.
 Je ne lo pos repare, au moun sauvas lè mûle ! »
 Su lo chhali féjant, dan Biaso que recule,
 Lo vî monte è so to das lo feu que lo moud,
 Et veude è sechs répis do frasi su lo moût.
 Quand, évo bin de mau, lè mûle è stu vrantie,
 Il dechha tot nachhi, lè figure retie.
 Bechtin ïn boun momat, hanque tot éheuri,
 Pis, se stadant su tire, il vouraut bin mori.
 Lè doïance l'écrèse et il se bote è piande.
 « Dire, lo pore éfant, qu'il a tola que biande,
 Ti qu'iors équate le, dis-me, ti que l'es vu,

Comment garçon si leste a pu se laisser choir.
— Je ne sais ! — Comment, seul, subvenir à ma tâche ?
— Je suis là ; comme Jean je sais tenir la hache.
— Tu vas, mon pauvre enfant, vivre en aventurier ;
Et puis sais-tu combien est dur notre métier ?
N'avoir pour voisiner que la bête sauvage ;
Passer des mois sans voir d'être humain le visage ;
Et, pour nous soutenir dans ces âpres rochers,
N'ouïr jamais la voix claire des blancs clochers ;
Se nourrir de pain noir, respirer la fumée ;
S'abriter sous un toit d'écorce et de ramée ;
Souffrir le froid, le chaud, vivre mal, peiner dur ;
N'attendre rien du temps, ménager pierre et mur,
Pour finir malheureux loin du jour et du monde.
Ou tomber, pour rôtir, dans la meule qui gronde,
C'est le sort qui m'attend ; tant que je m'en souviens,
Blaison, bien avant moi, ce fut celui des miens. »
Comme un enfant battu, Bastien, le pauvre hère,
Sur la terre pleurait, ruminant sa misère.
Et l'odeur de roussi s'épandait à l'entour.
Parmi tant de douleur, sa pensée à l'amour,
Blaison ne sentait plus le remords de sa faute.
Il revoyait Eva l'épiant sur la côte,
Et cette vision effaçait son regret,
« Retourne au campement ; garde bien le secret
À la princesse Eva ; mais fais venir les femmes,
Pour veiller notre mort près du meulon en flammes
Et ramasser ses os lorsqu'il sera certain
Que le charbon est cuit et le foyer éteint.»

La veillée du mort

Pour les deux amoureux, durant la nuit entière,
Et tout le jour suivant ce fut sur cette terre,
Ce fut, au fond des bois, vraiment le paradis,
Quand le meulon éteint fut assez refroidi,
Blaison, peu disposé pour besogne pareille,

Comat, po cherre, è fait gachho si recovru ?
 Je ne sais ! — Tot po mi, qu'os-ce que je vais faire ?
 — Parai, po vos aidi, je seus prât è vos sère.
 — Te ne lo pourraus mi, guerguessè comme t'as ?
 Et sais-te, das lo m'té, quèl rude sort t'étad ?
 N'avou, po voisiner, que lè bête sauvèje,
 Pessèr dis mous sna vèr d'in aute hamme visèje,
 Et, po vos rebotèr, n'oï lo grand dis ans
 Jmâ mâche fous montèr lè voix dis kieuchés blancs ;
 Se neurî de pain nar, sofièr das lé féjère,
 N'avou qu'in tôt de scouchhe et lo béteu po jère ;
 Souffri lo frad, lo chaud ; viquer mau ; ponèr duch ;
 N'étade rin dis jos ; mainéji pire et much,
 Po hôter bin pétru das lo fod d'enne combe,
 Ou cherre, po fritèr, das lè mûle que zombe ;
 Vala, mo pore éfant, tant que je me sovins,
 Comat que j'ai viquè, comme ot viquè lis mins. »
 Ainsi qu'éfant bettu, Bechtin, lo pore hère,
 E tire échheut, criait, râminant sè misère.
 Tôt è l'éronde l'air chhemiquait lo brelè.
 Parmé tant de malhur, pa l'amour évœulè,
 E pone si Biaso sétit pesèr sè faute.
 Il créit wèr Eva guînichant dwa lè côte,
 Et lè bianche visio chessit lan lo regrèt.
 « Que lè princesse n'ôt novalles ni chagrè
 Dè moût do compéïo, mais fais veni lis femmes,
 E près l'avou voiï, je reparos is fiammes,
 Quand lo foné breulant serait stèd et slochhi,
 Çu que, do pore Chan, elles érot léchhi.

Lé wâie do moût

Po lis dus amours, lo grand dè neut entire,
 Et tot lo jo d'éprès, ce feut su note tire,
 Ce feut, au fod dis bôs, vormat lo pérédis.
 Quand lo charbo, haut-là, feut essèz refradi,
 Biaso, que s'écrachit d'enne svette beséie,

Laiſſa le vieux tout ſeul remplir une corbeille
Des reſtes calcinés du pauvre charbonnier.
Quand, détournant les yeux du lugubre panier,
Le patron relevait ſa taille haraſſée,
Le ſouci du métier reprenait ſa penſée.
« Jamais ne fut ouvrage à ce point réuſſi ;
Il n'eſt pas un morceau reſté vert ou rouſſi,
Et pourtant, juſqu'au cœur, chaque pièce eſt atteinte ;
Comme du fin cristal, ce charbon ſonne et tinte.
Oui, ſ'il vivait encor, notre patron Éloi
L'eût choiſi pour forger la couronne à ſon roi.
Le feu de tel charbon fait le glaive terrible
Qui laiſſe dans la plaie un poiſon inviſible,
La cloche dont la voix roulant ſur les cités,
Fait entendre aux vivants, dans l'ombre épouvantés,
Cet appel effrayant de ſuprême détrefſe,
Le rôle du martyr dont l'imprègne la graiſſe »
L'ouvrage eſt terminé ; quelques débris ſans nom,
C'eſt ce qui reſte, hélas ! du hardi compagnon
Dont la chanson joyeuſe avant l'aube éveillée,
Mettait la joie au camp, l'entraîn dans la vallée.
Catherine étendant ſur la mouſſe un drap blanc,
Avec un ſoin pieux y met les os de Jean.
Le front penché, chacun fait ſon humble prière ;
Puis, la femme en pleurant nouant l'étrouit ſuaire,
Dans ſon panier couvert vient de l'empaqueter,
À Fraize, en terre ſainte, elle veut le porter.
Afin que du bois noir Jean gardant la hantife,
N'y revienne la nuit faire quelque ſottife.

Au long de la vallée

Mais déjà la fraîcheur du ſoir ſe fait ſentir
Et le voyage eſt long ; c'eſt l'heure de partir.
Du panier, Catherine à ſon bras paſſe l'anſe.
Et dans le bois obſcur ſ'engage avec vaillance.
Blaiſon dit : « En paſſant, Mairaine entrez chez nous,

Léchheut lo vî répi tot po le lé cherpéie
 Dis rêchhes chabionquès do pore compéio.
 Quand Bechtin trop hôdè de pone et d'émotio
 Détonait in hévi sis œus dè rémessâie
 Lo souci de so m'té repeurnit sè passâie.
 « Charbo de charbonni n'è jmâ stu mieux chhiquè,
 Il n'in poi de bô cru, de heul ni de chhaquè,
 Et portant lis raids sot essés nesquè lè môle ;
 Comme do vour de roche il sinne et il harmolle.
 Eloï, notre patro, que foûjeut lé corâ.
 Détote éraut pévu faire lè sine au ra.
 De so feu rechherait l'espâie épohhenâie
 Do lè biassure jmâ ne se refreume et mouâie
 E lè kioche que fait, quand elle beule è l'air,
 Au n'éralant do jo, lis viquants tramoulèr ;
 Das lo so qu'elle spand, ils oïat comme in rêchhe
 Dè piante do morant que l'écohneut de grèchhe »
 Maintenant lè beséie a faite è bîn tohhaut ;
 Lé mûle n'é radu mou wéduve de Chan,
 Lo gachho si boliant que réwaît Xéfosse.
 Que, su tire, de nos, demoure pô de chose !
 Su lè mosse, Ketto vint de stade in lessus,
 Et, dévotieusemat, è rémessè dessus
 Lis rêchhes chhaubriquès do lessemat è scaille.
 E nouant lo paquet, elle crie enne caille,
 Elle l'è, praïant Dû, da so bosté botè
 E Fraize, è tire sainte, elle vut lo poutèr,
 Po que Chan, grî do bô, das lis chaudes neuties ;
 N'y pôsse reveni po faire dis âtlies.

Drabé lè besse

Das lis fods lè frachhou do sâ se fait séti
 Et lo vouiège a grand : c'a l'hure de poiti.
 E so brès, do bosté, Ketto pesse lè hanse,
 Vitemat das lè neut dis bos elle s'évance.
 Biaso l'érière et dit : « Mairaine, atrèz chî nos ;

À ma mère apprenez que je suis avec vous.
Elle me croit bien mort ; rassurez sa tendresse.
Autour de la prison, et sans qu'il y paraisse,
Écoutez ; mais de peur d'errer ne parlez pas. »
Ses sabots à la main, Catherine, à grands pas,
Pour son triste voyage enfin s'en est allée,
La scierie apparaît bientôt dans la vallée ;
Sous son toit écrasé, ténébreux et désert,
Le hallier, sur l'usière encombrée, est ouvert,
Le chenal est à sec et la roue immobile ;
Seul le chant des tritons anime cet asile.
En vain la charbonnière à la planche a heurté,
Et son appel en vain tout bas s'est répété ;
Elle écoute, l'oreille anxieuse à la porte,
Personne ne répond, la maison semble morte.
Aussi, sans plus attendre, elle repart encor,
Et, sous son dais feuillu, la Mire se rendort.
Dans les fermes des *rains*, les lampes allumées
Mettent comme des yeux sur les hautes *ramées*,
Tous les logis sont clos à la fraîcheur du soir.
Dans un tournant subit, la femme a failli choir,
Voyant des cavaliers venir avec vitesse ;
L'un d'eux crie en passant : « Place pour son Altesse ! »
Le panier noir, d'un coup de lance repoussé,
Avec sa charge d'os roule dans le fossé
Et Catherine voit, la mine haute et fière
Sur son grand cheval bai, s'avancer Ribaupière
Mais, l'air obsédé, sans daigner se retourner,
Il va droit son chemin comme un halluciné.
La pauvre femme s'est à peine ressaisie,
Qu'il disparaît déjà dans la brume épaisse.
Elle court au panier indemne par hasard,
Interroge le vent, se décide et repart.
Arrivée à Plainfaing, sa frayeur recommence.
C'est la mode en ce lieu que la jeunesse danse
Quand le soir est propice en chantant sur les ponts,
Dans un envol joyeux de blouses, de jupons.

E mè mère dehhis que je seus évo vos.
 Lè tare jent bîn sûr, me passe jà das tire.
 Dautote dè priho, sna faire de rîn chîre,
 Escoutez çu qu'a dit, mais ne praquèz mi trop. »
 Sis solès è lé main, è grand'hête, Ketto
 Das lè neut dis grands seps, reprat so squé vouïèjc.
 Lè Mire se moteur dremant zos lo fouïèje ;
 Devant, su lo pécu de beïots ékabrè,
 Baille, répi de nar, lo halí délabrè ;
 Lè rue a éhovâie et lè chhnau d'ove a sachhe ;
 Rîn ne monte do leu que lè chanso dè crâchhe,
 Ketto taque das l'euch épès avou skiéchi;
 Pis, quand elle è tot bès et bin dis fous heuchi,
 L'araille su lè pinche elle escoute è lè pouïte ;
 Pachhaine ne répond lè moho senne moute.
 Aussi, sna pus chhafnèr, elle sé so chemi ;
 Lè Mire zos lis seps se rebote è dremi,
 Das lis fermes dis rains, lis kiatès ellemâies
 Botat comme dis œus su lis hautes rémâies,
 Et lis euchs se fremat è lé frachhou do sâ
 Mais vaci que d'in cô lè satte fait in sa ;
 Dis hammes è cheveu se motrat d'enne pèce ;
 Enne voix rance brait : « Pièce po s'n Altesse ! »
 Valà que lo bosté, d'in hoû de lance essè,
 Evo sè chage d'os roule das lo fossè ;
 Ketto tramoulant vout, lè mine haute et fire,
 Su so grand cheveu nar, s'évanci Ribaupire.
 Mais, tot è s'n idée, évant lè besse il vè,
 Sna spi, sna rin oï, comme in hamme échovè.
 Lè pore jant n'è wè ta de n'avou de balle ;
 Lo cortèje a jà lan et das lè neut se male.
 Elle coût au chentré pa hasard réchhépu,
 Et poite chhmiquant l'air, se hêtant édè pus
 Elle errive è Piéfaing et trove aute ébaubance,
 C'a lè mote au leu-là que lè jénasse danse,
 E lè kiatè dè line è chantant su lis pots.
 Lè ronde où rejaïat lis blaudes, lis jipots,

De leur ronde bruyante interceptant la voie,
Les filles, les garçons s'en donnent à cœur-joie.
Catherine imprudente entre eux. veut se glisser ;
Mais, parvenue au centre à force de pousser.
Elle se trouve prise, et les enfants volages,
Se riant de sa peur, tels de jeunes sauvages,
Se trémoussent en chœur et marquent du sabot,
Sur le pont résonnant, la mesure au rondiot ;
N'est-ce point de la vie, une image sensible ?
Le monde pleure et rit, la mort passe invisible.

« Sur le pont de Plainfaing,
Salon de la Folie,
Toute fille *rondie*
Celle qui n'en a faim,
De naissance est tarée,
Ou bien, vieille égarée,
Vient, pour toutes chansons,
Débiter sa critique ;
Nous y sommes, dansons,
Et faisons-lui la nique.

Sur le pont de Plainfaing,
Salon de la Folie,
Chaque garçon *rondie* ;
Celui qui n'en a faim,
Est culot de naissance,
Ou, trop vieux pour la danse,
Vient, pour toutes chansons,
Débiter sa critique ;
Nous y sommes, dansons,
Et faisons-lui la nique. »

Les *rondieurs* en tournant, heurtent le panier d'os
Qui risque à tout moment de tomber dans les eaux,
Ou de laisser rouler, tant qu'elle s'égosille,
Son contenu hideux sous les pieds d'une fille.
Heureusement, en scène entre alors le *bangard*¹⁰.
Bâton noueux au poing, sombre, mauvais regard ;

Empoute s'élaiçant lis boubes, lis béïesses
 Et su lo chemi strâ ne lèchhe pus de pièce,
 Po sère ut ateur zas, Ketto vut se moussi,
 Elle a jà das lo rod, mais elle è bî boussi,
 Elle se trove prise. Et lis éfants nafèjes,
 Po lè faire éghnachhi, tels dis jeunes sauvèjes.
 Se botat è tonèr è marquant su lo pot,
 De lûs solés boliants, lè mesure au rondiot.
 Et lè jénasse rit et lè véasse crie,
 Lè mouât pesse parmè : c'a l'imèje dè vie.

« Su lo pot de Piéfaing,
 Lo pale dè Fôlie,
 Tote ghnachhe rondie ;
 Calle que n'è mi faim,
 De l'enmain a vîchuse,
 Ou bin. vée ébachuse,
 Eneu n'è pu de rsa ;
 Tant qu'elle grole équate,
 Tant que j'y sos, dansas.
 Et féas-li lè glatte.

Su lo pot de Piéfaing,
 Lo pale dè Fôlie,
 Chèque boube rondie;
 Çu que n'è mi dè faim
 A cou chu de covâie.
 Ou, lè jambe éhovâie,
 Eneu n'è pu de rsa.
 Tant qu'il degrole équate,
 Tant que j'y sos dansas
 Et féas-li lè glatte.»

Pa lè ronde écrechi, lo bosté secouru
 Risque è chèque momat de cherre das lo rupt
 Ou de léchhi, parmé lis joïantes hiaudesses,
 Rouler sè chage zos lis solès dis béïesses.
 Dè chance po Ketto, vaci que lo banwâ
 Evo so grand bato de houssa, peut réwâ,

Il s'en vient vers le pont et clame : « Le guet passe ! »
 La troupe des danseurs aux quatre vents s'espace,
 Et son rire joyeux fuse en l'obscurité.
 Catherine recouvre ainsi sa liberté
 Et, sans s'attarder, prend son butin et s'empresse
 Vers le haut Pirozel, dont la masse se dresse
 Obscure et menaçante au fond de l'horizon.
 Une lueur de loin, signale la prison.
 Contre les curieux, pour être garantie,
 Elle cache son faix dans des touffes d'ortie.
 Elle franchit la porte aux grands vantaux ouverts.
 Un garde, dans la cour, la fixe de travers
 Et lui barre la voie avec sa hallebarde.
 « Pour parler au Seigneur, je viens, Monsieur le garde.
 — Monseigneur est parti — Pour quel lieu ? — Le Rudlin.
 Reviendra-t-il bientôt ? — Je le crois et je plains.
 Lui de retour, qui peut, céans, avoir à faire.
 Savez-vous qu'on a pris sa fille à Ribaupierre ?
 — Serait-il possible ? — Oui. Celui qui l'enleva
 Est en train maintenant de se consumer là,
 La mère du larron, ayant perdu la tête,
 Tout près pousse sa plainte effarante de bête.
 Si le voleur est pris, on ne sait pas encor
 En quel endroit il a pu cacher le trésor.
 Vous êtes à ceci, je vois, intéressée.
 — Non — Oh ! malgré vous, la voix trahit votre pensée ;
 Vous en savez trop long ; décampez, croyez-moi.
 — Le jour me verra loin. Mais saurai-je pourquoi
 Garde, chez-vous le cœur contraste avec la mine ?
 — Que voulez-vous, l'orgueil des grands nous contamine.
 Mais je ne trahis point le peuple dont je suis. »
 Catherine rend grâce à ce brave homme et puis
 Anxieuse se rend à la prison brûlée.
 Elle voit sur le seuil sa parente écroulée,
 Et veut lui murmurer : « Ton garçon vit encor. »
 Mais, quand la pauvre mère a levé son œil mort.
 Cet œil vide de pleurs troublé par la démence,

S'évance su lo pot è boilant ; « Lo guet pesse ! »
 Lè chhaignâie aussitôt è fait natte lè pièce.
 Et, de tos lis cotés, se sauvant lis rondius,
 D'évrachhes, das lè neut, répia lis chemis crûs.
 So beti zos lo brès, lè pore jent se hête,
 Sna retard et sna brut, de faire aussi retraite.
 Elle vout jà bès-là, se drassant das lè neut
 Lis tours se détéchi su lè rède do feu.
 Quand elle è po ue mi lè gêner das sè schhmaque,
 Coichi zos lo chhari so bosté das lis chhaques,
 Elle pesse lo seu de l'euch qu'a grand devî.
 In frotté, das lè cour, lè boine de trévî
 Et barre lo pessèje évo sè hallebarde ;
 « Po praquèr Monseigneur, je vins, Monsû lo garde.
 — Monseigneur a poi ti, — Po quèl leu ? — lo Rudli
 — Il revînt têt ? — Je craîs et piâns çu que toci
 Quand il pourrait ratrèr érait chose è li dire.
 Savous-vos qu'a z'è pris sè fée è Ribaupire ?
 Béaut ! as-ce pôssible ? — Ail çu que lè volé
 Dan vos, et das s'è jôle éseuve de brelèr.
 Lè mère do larro, que n'è pedu lè tête.
 Nos échhode tortus de sè piante de bête.
 A zè bin lo voleur, mais de ne mi savou
 Oû qu'il coicheut so bîn, lo prince è lé chhaupou,
 Vos pôs lo réseini, j'évoije, su lè chose.
 — Nian ! — Lè mine sovat trahit sna qu'a lo vlosse ;
 Créis-me, n'allez-è, quehant de mau praquèr.
 — Lo jo me voirait lan, mais dehis-me poquè,
 Garde, chî vos lo cœur a mouïeu que lè mine ?
 — Quand a hante lis grands a n'è prad lè veurmine.
 Mais, comme vos, mis jens sot dis bawés aussi.
 — Vos sos in bîn brove hamme et je vos dis merci. »
 Et Ketto s'évançeut dwa lè priho brelâie.
 Lè mère de Biaso su l'euch ir ékoilâie.
 Elle li vlôt soffier : « To gachho s'è sauvé ! »
 Mais quand l'aute su lée ôt in momat levé
 Sis pores œus sachs d'ove et teulès de folie,

Envahie à son tour d'un désespoir immense,
La charbonnière laisse éclater son chagrin.
Claire l'entend et vient, si triste, que d'instinct
L'autre sent qu'une force en ce lieu la ramène.
« Chère enfant, qui semblez prendre part à sa peine,
Que pourriez-vous tenter pour l'adoucir un peu ?
— Rien, hélas ! Il faudrait qu'on pût tirer du feu
Les restes de son fils pour les rendre à la terre.
Mais ce dernier espoir trahira cette mère :
On ne trouvera rien !... Vers lui conduisez-la.
— C'est encore impossible ! » Et l'on en resta là.
Chacune redoutait s'être trop avancée ;
Mais leurs yeux, traduisant leur intime pensée,
Se disaient que chacune au secret avait part.
Mais soudain Catherine a brusqué son départ.
Sa profonde pitié lui dicte un stratagème
Pour donner à la folle un réconfort suprême.
Elle s'en va chercher son lugubre fardeau,
Puis, par les champs déserts, contournant le château,
Aussi loin que le peut son faible bras de femme,
Elle lance de là, le paquet dans la flamme.

Marianne à son tour...

Pendant que Catherine explorait le lointain,
Le collier, serviteur aveugle du destin,
Apportait de nouveau le trouble dans Xéfosse.
Bastien veillait au bois et, dans la hutte close,
La princesse venait de rentrer pour dormir.
Blaison, assis au seuil, dans l'ombre vit venir
Sa cousine parée ainsi qu'aux jours de fête.
Il sentit qu'elle allait tenter un coup de tête.
Comme un chêne fait front quand l'orage s'abat,
Il tâcha d'assurer son cœur pour le combat.
La passion avait transformé Marianne.
De la timidité de l'humble paysanne,
Dans celle qui venait, rien ne subsistait plus.

Po repare, è tochant, s'n acruse éléie.
 Elle séteut aussi cravèr so cœur trop piè
 Mais Kiairo s'évancit et, si klaine, lè spiait,
 Qu'elle ne séjeut mi de li coichi sè pone.
 « Dehis-me, m'n éfant vos que m'ôs l'air si bonne,
 Çu que pourraut do bin in pô lè récouhi ?
 — J'os jà tout éprovè, rin ne put l'émaichhi.
 Lè tare jent u'érait hô ne repos qu'a n'osse
 Tiri do feu Biaso po lo mate è lè fosse.
 Mais a ne woirait rin !.. Menez-lè dwa so fe !
 — Il n'in co mi mouïn ! » Et rin de pus ne feut
 Et ne pait ête dit. Lis femmes se couheunent
 Dotant d'aller trop lan, mais lûs œus se deheunent
 Que d'in même secret chéquine avout moitî.
 Enne idée è Ketto veneut de sè piti.
 Elle n'alleut d'in cô, revenant su sis trêces.
 Feut qwère so foidé coichi das lis chhaquesses,
 Et pis, chhouniate, au leu de dechhade au moté,
 Elle féeut lo to, pâ lis champs, do chété,
 Pis elle évieut, si lan que pôl so brès de femme,
 Et pa desus lo much, so pâquet da lè fiamme.

Minonne é so to...

Do ta qu'elle wandlait sis os è vau lo leu,
 Ketto ne se dotait mi que, lè même neut,
 Lo côli d'our botait lo derâ das Xéfosse.
 Bechtin au bô waït et, das lè heutte kiose,
 Lè princesse ir ratraïe et dwait jà s'édremi.
 Biaso, su l'euch échheus, dwa le voyeut veni
 Sè cousine pérâie ainsi qu'in jo de fête.
 Il séteut qu'elle vlait faire in cô de sè tête.
 Comme in châne s'époite au vat que coût dessus,
 Il étadeut lè sproue è se féant horsus.
 Sè cousine n'ir pus lè ghnachhe lode et stremme ;
 Sis œus de chhétale iant comme in feu que rélemme
 Frêje, elle rewéteut lo boube zos lo nèz ;

Lui plantant dans les yeux ses regards résolus,
 Elle lui dit : « Blaison, nous sommes seuls au monde
 C'est l'heure d'avouer ma souffrance profonde.
 Cet amour qui me brûle, et qui me vient de toi.
 Je t'aime et je languis ! Blaison, pitié pour moi !
 Vois, pour te plaire, j'ai voulu me faire belle ;
 Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle.
 Ta pensée est en moi nuit et jour, et je sens
 Des désirs inconnus bouleverser mes sens.
 Quand l'aube sur le seuil te surprend à l'attendre,
 Quand à ses pieds, le soir, de ta parole tendre ;
 Tu fais son front rougir et ses yeux se baisser,
 Qu'elle donne à regret sa main blanche à baiser,
 Je suis là sous les pins qui souffre et vous épie.
 Moi, pauvre abandonnée, en cette ombre tapie,
 Pour ne pas éclater, je mords mon tablier.
 À deux genoux je viens, Blaison, te supplier
 De me donner aussi ma part d'amour. Écoute,
 Je ne défendrai rien prends mes mains, prends-moi toute
 Je n'ai point de noblesse et pourtant je saurai
 Autant qu'elle t'aimer et d'un amour plus vrai. »
 Elle aurait attendri la roche de sa plainte.
 Blaison sentait aux bras velléités d'étreinte ;
 Le collier le brûlait, tant de sève à la fois,
 Montant des profondeurs fluait dans le grand bois,
 Que seul un tel héros pouvait trouver la force,
 Fidèle à son amour, de repousser l'amorce.
 « Marianne, à mon tour, j'implore ta pitié,
 L'amour est comme un fruit qu'on ne donne à moitié ;
 Eva m'a tout et rien ne pourra me reprendre ;
 Cherche quelqu'un qui n'ait pas son cœur à défendre.
 — Puisque tromper l'amour ce n'est point trahison,
 C'est à toi le premier, de me donner raison.
 Qui de nous peut choisir l'amant ou la maîtresse ?
 À qui pourrai-je offrir aujourd'hui ma tendresse,
 Qui, dans ce bois désert, peut soulager mon sort,
 Depuis que, par ta main, le compagnon est mort ?

Hadie, elle étakeut, d'in hoû, sna herquinèr ;
 Doïante, elle deheut : « Biaso, je sos su tire,
 Je sos tot po nos dus ; ça l'hure de te dire
 Lè pone que me réie et que me vînt de ti.
 Je te prêie et jo lègue ! O Biaso prads piti !
 Po veni te trovèr, te vous, je mai fait balle ;
 Me valà ! si te vus je serai tè demhalle.
 Qu'os-ce que t'es, Biaso, que dina vos essé ?
 Dè passâie et dis œus, neut et jo je te ses.
 Quand, au jo, su s'n euch te senne jouèr au trate ;
 Quand è sis pis, lo sâ, tè parôle fiétrâte
 Fait sè figure aughtant qu'enne pemme roji,
 Que, pémâie, elle denne enne main è bijj,
 Das l'élombe dis seps, je souffre et vos espie,
 Et, qu'os-ce que je fais, mi, pore deléchié ?
 Je mouûds mo deveté po stofî mis sampots !
 Je n'y tins pus ! je vins te demander è ghnos
 Aussi mè pwâ d'amour. Po pré, Biaso, escoute,
 Je ne defadrai rin, prads mis mains, prads-me toute.
 Je n'ai poit de noblasse et portant je serai,
 Je lo sette, t'aimèr et d'in amour pus vrai ! »
 Elle éraut étari de sè piante enne roche ;
 Mouchhé si tentant ir, que s'offrit è sé boche,
 Tant de sève è lé fous hofiait das lo grand bô.
 Que lo còli brelait Biaso comme in charbo ;
 Mais, héru comme il ir, il pôût trover lè fouchhe
 De se crehhi lis brès prats è sarer l'émouchhe,
 « Minonne, c'a mo to de demandèr piti.
 L'amour a comme in frut qu'a ne sérâut poiti ;
 Eva m'è tout et rin ne pourrait me repare,
 Qwée in aute que posse è tè passio s'espare.
 — Ah ! dina te vouraut qu'a féusse, Biaso,
 Çu que te prads po ti comme enne trahiso.
 S'il n'in in de nos dus que draut céder è l'aute,
 C'a bin çu qu'è lo choix ; n'a-ce mi de tè faute
 Si je n'ai d'aute boube è praï das lo bô,
 Enda que Chan, pa ti, feut keut das lo charbo ?

— Par ma main ! Qu'en sais-tu ? — Je connais tout le drame
 Et sais comment, tout vif, Jean roula dans la flamme.
 T'ai-je pas confessé que le jour et la nuit,
 Mon ombre pas à pas, et dans l'ombre te suit ?
 Oui, je connais la main qui secoua l'échelle ;
 Que m'importe ! je veux, quand je te le rappelle,
 Montrer combien l'amour dont je ressens l'effet,
 Est profond qui résiste à l'horreur d'un forfait.
 Ne vois-tu pas, Blaison, combien l'heure est propice ?
 Nous sommes seuls ; le bois profond nous est complice.
 Viens, la montagne est vaste et nous irons si loin
 Que les liens brisés ne se renouërnt point.
 Je ne serai jamais de t'aimer assouvie ;
 Tu n'auras, à me suivre, un regret de ta vie.
 — Sens-tu pas, pauvre cœur abusé par les sens
 Combien sont tes discours et tes pleurs impuissants ?
 Davantage insister doublerait notre peine
 Et pourrait entre nous éveiller de la haine.
 — Celui seul sait haïr que l'amour a blessé,
 Après, de nos bontés, avoir tant abusé,
 Tu m'estimes, Blaison, moins qu'une aventurière,
 Honte de sa maison, maudite de son père,
 Qui vole mon amour et mange notre pain...
 — Marianne, tais-toi, car de ma propre main
 Je rentre, l'étranglant, en ta gorge l'injure !
 — Eh bien ! frappe, Blaison, c'est moi qui t'en conjure
 S'il me venait de toi, le trépas serait doux.
 Frappe ! déjà la main est exercée aux coups,
 Deux crimes, ce n'est point trop payer ta coureuse.
 Frappe, les bois sont noirs et tout dort dans la creuse,
 La Fortune sourit à ton rêve insensé,
 Mais ma mort seulement l'aura réalisé ;
 N'espère plus jamais entre nous paix ni trêve,
 Et si je vis, ingrat, je briserai ton rêve ! »

– Pa mi ! te sais do tout ? — Il faut, cètes, lo craire,
 Je ne t'ai do mi dit : tot poitot, po te sère,
 Das t'n ombre je haïe et vique neut et jo.
 Ail, das lè mule j'ai vu roulèr lo gachho.
 Et je knas bïn lè main qu'è secouru lè chhâle ;
 Mais jmâ je n'ai dit mot ; aujid'heu si j'è pâle,
 Ce n'a mi po t'é faire ïn cô lo réprovi,
 Et je n'ai réséchi po l'aimer ïn hévi.
 Biaso, jmâ po nos dus ne revarait svelte hure !
 Je pos grand dè neutie è l'aihe nos dedure.
 Lèchhe tola tè balle ; et tout dehas benian ;
 Vin-è, lo bô a grand et je viros si lan !...
 J'ai tant dè faim de ti qu'au grand jmâ resseuvie,
 Te n'érais, me séwant, ïn regret de tè vie.
 — Po t'évœulèr dina te ne sette do mi
 Que pus rin ne pourrait m'è faire reveni ?
 Dévèteje péci éveulmeraut lè réie,
 Et l'amour a chhépu de se tonèr è gréie.
 – Çu qu'aime hait bïn mieux quand so cœur a tiri,
 Po tout çu que de nos t'es maintenant tiri,
 Je serai do, po ti, dis dérères dérère ?
 Et po sère enne schwingue enlevâie è so père,
 Que vole m'n amour et mainje note pain...
 — Couhe-te, Minonne, ou das tè gouje mè main,
 Fait ratrèr, te stranguiant, tè nergue et t'n injure!
 — Toche do ! maintenant, ça mi que t'è conjure.
 Lis côs, lè moût, venant de ti me serot dus.
 Toche ! tè main a faite, et ça te ferai dus,
 Dus crimes que t'érait cotè tè vaudoruse,
 Toche ! lis bôs sot nars, tout dreume das lè cruse.
 Et me touant seulemat t'échhure to chemi ;
 Po m'avou fait effrot de renéguèr su mi,
 Quand je sérâis au crime avou recours, mardôte !
 Tant que je viqueroi, te ne tarais mi l'aute. »

En attendant l'orage

Catherine rentrait brisée au campement ;
Des monts voisins, le jour descendait lentement,
Les rumeurs des ruisseaux dans les bois montaient seules
Personne ne vaquait autour des hautes meules.
À la porte d'Eva, le beau sagard assis,
Paraissait accablé sous le poids des soucis
Et, le front dans ses bras, semblait cacher ses larmes.
« Quel malheur, mon garçon, a causé tes alarmes,
Et, pendant mon absence, à ce point t'a touché.
— Marraine, laissez-moi vous le tenir caché,
L'aventure paraît par trop invraisemblable.
J'aurais l'air, la narrant, de conter une fable.
Mais, sans risquer de nuire et de vous affliger,
Notre séjour ici ne peut se prolonger.
Maintenant avez vous pour moi quelque nouvelle
Ma mère, à l'abandon, se résignera-t-elle,
Quels bruits courent là-bas autour de la prison ?
— Blaison, j'ai en tous points, rempli ma mission,
Ta mère est éprouvée encor de l'aventure,
Mais on la laisse en paix ; aucune conjecture
N'a pu naître expliquant ta fuite du castel,
Car le feu n'était point éteint au Pirozel.
Vers le Rudlin, le prince en ce moment voyage.
Je ne puis, moi non plus, t'en dire davantage »
Catherine s'en fut en murmurant tout bas :
« Que se passe-t-il donc que je ne comprends pas ?
De tout cela l'amour est sans doute la cause.
Qui me renseignera ? Pour comprendre la chose
Marianne est trop jeune et Bastien trop âgé,
Et s'il savait sa mère exposée au danger,
Blaison pourrait aussi faire quelque folie.
Si de la vérité je cache une partie,
Je ne vois pas comment, dans tout ce désarroi,
Je lui reprocherais d'être moins franc que moi.
Le pauvre infortuné, quand prendra fin sa peine ? »

E n'étadant lo derâ.

Lis ombres dis hautous roulannent bâleamat
Quand Ketto reveueut hôdâie au campemat ;
Das lè combe a n'oï qu'in brut kiach de fontaine ;
E l'éronde dis feus, a ne wéit pachhaine.
Mais Biaso dan lè heutte où reposait Eva,
Avou l'air de hoquèr échheut su lo bûcha
Et lo frot das sis brès comme in éfant que crie.
« Quel malhur arrive, tant que j'ai stu poitie,
T'è pévu, mo gachho, das lo sas là botèr ?
— Oh ! vos ne sérans mi, tante, vos è dotèr.
Mais si j'ai do chagrè n'è peurni poit d'éaume,
J'éraïs, è lo dehant, l'air de vos conter fiaume,
Je ne pourrai do jmâ vos dire lo porqué,
Mais je ne pus toci dévétèje hanquèr.
Maitenaut avous-vos fait bès-là boun vouïèje,
Mè mère a-t-elle frichhe et prad elle corèje ?
Quels bruts, su mi, corat équate lè priho ?
— J'ai fait çu que dwait-zor ête fait, mo gachho
L'escalarde è radu tè pore mère crôie.
Mais je ne passe mi qu'a li qwéreuse prôie.
Lè jôle tojo fiambe ; a t'y passe brelè,
Mais Ribaupire échhâ dwa lo Rudli n'allait.
Te devinerais bin, haut-là, çu que l'étire.
Je ne pus, mi non pus, dévétèje t'è dire. »
Et tot è barbondant, elle poiteut d'in hoû,
« Biaso vut se sauver : il n'in èque de groû.
L'amour a, de cela, co lè cause il me senne,
Mais Bechtin a trop vî, Minonne a bin trop jenne
Po wer kia das l'effaire et po me réseini.
S'il savout que sè mère è l'esprit ébroï,
Il pourrait bin aussi faire quiqne fôlie.
Cète, il draut se mefi que je coiche poitie
De çu que je kenat ; je ne pâiszor do mi
Li reprover non pus d'ête moun frein que mi.
Oh ! malheureux éfant ! quand parait fi sè pone ? »

La charbonnière ainsi raisonne et se démène
En montant vers le coin embrumé du vallon
Où Bastien réveillé met en sac son charbon.
Blaison la suit des yeux, se relève et murmure :
« Marraine en vain se tait ; je lis sur sa figure,
Qu'en sa course, à son gré, tout n'a point réussi.
Et pourtant un péril plus pressant est ici.
Ne voit-elle donc pas que Marianne est prête,
Par l'amour égarée, à livrer notre tête ?
Je suis encore ému de son terrible assaut ;
Sa mère en quel état va la trouver là-haut !
Quand même le danger ne serait pas tout proche,
Je vais partir ; peut-on manger pain qu'on reproche ?
Et peut-on exposer, sans cruauté, les vieux,
Aux coups qu'apporterait un réveil douloureux ?
Rarement cœur de fille à tout jamais s'aliène ;
Un autre amour viendra la guérir de sa peine.
Oui, quand la pauvre enfant cessera de me voir,
Le collier d'or perdra sur elle tout pouvoir.
O talisman fatal ! que la rançon est dure
Du prestige inouï que ton charme procure !
Mais ce que je te dois n'est point payé trop cher ;
Pour te perdre il faudrait t'arracher de ma chair !
Mais voici Marianne accompagnant sa mère.
Elle a changé sa cotte et sur sa mine altière
Rien ne transparait plus de notre désaccord.
Qui dirait qu'un tel feu brûle ce jeune corps ?
Il faut, pour, à son gré, changer ainsi de face,
À la femme déjà que l'enfant ait fait place. »

Trahison

« Quand les amours t'auront laissé quelque loisir,
Veux-tu, Blaison, aider ton parrain à havir ?
Pendant que près du feu tu reprendras sa place,
Marianne à son tour va descendre à la *basse*.
J'ai, dans l'émotion de la dernière nuit,

Dina Ketto tot bès, se praque et se demone
 E montant dwa Bechtin, réwaï dan lo jo
 Et qu'ovre, das dis sechs, è botèr so charbo
 Demouré tot po le, Biaso régremme et sèje :
 « Marraine n'è, je vous, mi fait trop boun vouïèje ;
 Et de drabès elle è bin do soin répoutè.
 Il n'in toci, portant aute éhoque è dotèr.
 Elle ne vout do mi Minonne lote prate,
 Pa l'amour égairâie, è nos faire enne fratte ?
 Je ne pus m'è ravou de svet éhernemat ;
 Da quèl état Ketto vè lè trovèr haut-là !
 Il nos farait poiti parce qu'il n'a mi brove
 De mainji dévétèje in pain qu'a vos reprove.
 Et pis je ne vourâis, denant is vîs souci,
 Efeurlandèr lû fèe è demourant toci.
 A chinje têt d'idée è l'èje de Minonne ;
 In aute amour varait lè mouaï de sè pone.
 Ail, quand lè pore éfant hôterait de me wer,
 Lo còli d'our su lèe érait pedu pouwer.
 O còli de malhur ! é n'è biassant pus d'enne,
 Il me fait payi chî pochhance qu'il nie denne !
 Mais, po lo deléchhi, quand il éraut fait pé,
 Je compte qu'il faraut la raï de mè pé !
 Mais vala que Minonne évo sè mère pesse.
 Elle è chinji sè cotte et pris s'n air damesse ;
 Il senne que d'échhâ tout so corèje ôt cheu.
 Et dire qu'in svet feu chhède zos so moucheu !
 Ah, po savou dina s'érivér lé figure,
 Il faut que das l'éfant lè femme ôt stu meure. »

Trahisso

« Quand de spi tis amours te serais resseuvi,
 Vus rte aidi, Biaso, to pârai que hévit,
 E dauleu de Minonne oblijie è mè pièce,
 Po répoutèr do sau, de dechhade è lè besse ?
 J'ai, toi lè neut pessâie, évu tant d'émotios.

Oublié que le sel manquait pour aujourd'hui.
 — J'y vais, marraine, mais — rien n'a servi de feindre —
 Vous savez que là-bas tout est encore à craindre ;
 Si Marianne va vers la *basse* à son tour,
 Je crains bien que le sel ne manque tout le jour. »
 Mais, déjà, dans le bois qui s'éveille, la fille,
 L'air sage et détaché, s'en va d'un pas tranquille.
 Habaurupt se découvre au terme des sentiers ;
 Là, dans la rue des Juifs, logent les maltôtiers¹¹.
 Par son ressentiment, dont la force s'exalte,
 Marianne poussée, au lieu d'y faire halte,
 Passe devant la porte où luit l'aigle éployé ;
 Et, vers le fond du val de brume encor noyé.
 Accélérant sa course, elle va résolue.
 Voici que du brouillard qu'un jour naissant délue,
 Du castel imposant émerge le donjon.
 Mais quel événement roule vers la prison
 Ce flux de jupons courts et de rustres en blaude ?
 Le geôlier tire enfin, fouillant la cendre chaude,
 Le squelette de Jean en informes morceaux.
 C'est pour voir ces débris que, quittant leurs chézeaux¹²,
 Ces pauvres gens en foule arpentent la vallée.
 Marianne à travers s'est bientôt faufilée,
 Et s'étonne de voir la mère de Blaison,
 Ayant à ce travail retrouvé sa raison,
 Se traîner à genoux dans les ruines sombres
 Pour ramasser les os qu'on arrache aux décombres.
 Oh ! la besogne affreuse ! affreuse plus encor
 Pour qui sait le secret planant sur cette mort !
 Mais pendant que l'esprit revenait à la Blaise,
 En voyant ces débris s'exhumer de la braise,
 Claire sent à son tour son cerveau s'égarer
 Et pousse des cris fous : J'ai cru le délivrer !
 Pourtant Blaison est mort ! Ah ! quel sort effroyable !
 J'ai sur mon front brûlant, j'ai le baiser du diable ! »
 Aux paroles de Claire, aussitôt chacun croit ;
 Les femmes s'écartant font des signes de croix.

Que j'ai, poidé, mainji toutes mis commissios.
 — J'y vais, marraine, mais — de coichi rin ne sreuve —
 Dan qu'aujid'heu saut ut j'écras co quique épreuve ;
 Si Minonne dechhad dwa lè besse è so to
 A risque, au leu de sau, de n'avou rin do tot. »
 Mais lè hnôve s'è jà pedu das lè tonâie ;
 L'air tranquille, elle évè redrassant lè chhinâie,
 Pa lè sate que mene è Habaurupt où sot,
 Das lo faubourg dis Jwés, lis méguésis do sau.
 Po savou do uové, séwas-lè dis sè querse :
 Elle coût maintenant, po mieux dire elle berse ;
 Dan chî lis gabelous elle pesse toi drâ,
 Et pis, drabès lè besse, où das lo méti frâ
 Lè vie è co do mau de se botèr è tréie,
 Elle vé tot bettant où lè mene sè gréie,
 Bès-là dwa lo chélé drassi das l'air do ta,
 Bin dis jens, comme lée, è hête s'y poutat.
 Qu'os-çe qu'è fait rechhi tant de cottes, de blaudes ?
 Lo père de Kiairo tire dis çades chaudes
 Çu que demoure co dis ossemats do moût.
 Et ço po lo bin wer que lo monde-là coût !
 E l'éronde dè jôle, il faul oi l'évrachhe !
 Lo chhè se sarre édè mais Minonne lo pachhe.
 Elle s'éhaube è wer, rouie è mé lo leu
 Et retiant sis vîs dôs das lis rêchhes do feu.
 Lè Biase, égreveinante et portant l'esprit sèje,
 Dis os brelès de Chan répi so chhò que fèje.
 Oh ! lè beséie acruse ! acruse cabin mout,
 Po çu qu'éraut sévu çu que Kiairo savout !
 Mais, de n'è knachhe essé lè béïesse s'éguère.
 E passant wer tola lis rêchhes do ségaire,
 Lè vée è retrovè sè raho do momat
 Que lè jenne sébrôie et pid l'élademat.
 Elle brait è zléhant dis œus pies de fôlie :
 « Biaso moût ! j'ai do stu pa lo diate bijie ! »
 Comme pa tot chéqui çu qu'elle dit a creu
 Lis femmes se stouniat è grands signes de creu,

Mais quand, de plus en plus, s'embrouille cette affaire,
Marianne, elle seule, a percé le mystère,
Et, son plan arrêté dans sa tête aussitôt,
La dangereuse enfant entre chez le prévôt.

L'ossuaire

Dans l'ombre que répand sur l'étroit cimetière
L'église aux murs massifs, se tapit l'ossuaire.
Là, de tous les tombeaux que la mort vient rouvrir,
Les ossements tirés achèvent de pourrir.
Comme sur un dressoir s'étale la faïence,
À l'abri de l'auvent qui longuement s'avance,
Les crânes alignés montent le long du mur:
Crânes de pauvres gens dont le destin trop dur
À, sous les fronts étroits, comprimé la pensée.
Dans le creux de l'orbite où la nuit s'est tassée,
L'horreur de l'au-delà semble survivre encor.
Comme un rire cruel qu'aurait figé la mort,
Leur rictus aux vivants cause un obscur malaise.
Chaque an s'ajoute un lit au monceau qui s'affaisse ;
Ainsi, tels des vivants, les morts luttent entr'eux
Pour se faire une place en ce réduit affreux.
La force qui, des monts bouleversant la face,
Sur la forêt conquiert le berceau de la race,
Achève dans ce coin de rentrer au néant.
Du toit, percé de jours, sur le monceau croulant,
Avec un bruit de pleurs, s'égouttent les eaux lentes ;
Des nids abandonnés moisissent dans les fentes.
Comme en cave l'automne enfle les hauts réduits.
Le poids des ossements fait gonfler les appuis.
Le bâtiment disjoint qui s'incline et qui tremble,
Au vieux rucher croulant dans les friches ressemble.
Mais, à tels occupants, telle maison convient ;
Comme ils se tiennent cois, malgré tout elle tient.
Ainsi, de leurs chers morts, longtemps reste la trace
Au milieu des mortels qui reprisent leur place.

Pachhaine tocou moun vout kia da svelte effaire ;
Minonne tot po lée è pachhi lo mystère,
Et, so plan éreté das sè tête aussitôt,
Lè danjeruse éfant ateur chî lo prévôt.

Lo Chéni

Das l'élombe que spand lo haut moté de Fraize,
Au fod dè cémètère in vî chéni s'écère.
Ça lo biassi dè moût où tous lis os raïs
Dè tire enda mille ans féat dis hauts léis.
Zos lo nar tapenè que grandemat s'évance,
Comme lo grand d'in chhaf se drasse lè féience,
Lis têtes è réiatte épès lis muchhs montat :
Têtes de pores jens qu'ot souffri das lo ta,
Où lis ébaubemats que lis valent lè vie
Ot léchhi lè passâie is frots strâts réqueunie.
Lûs œus veûs sénat spi do fod de l'odolan ;
Il fait mau wer lis ins rire de lûs dats blancs.
Lis autes grimessi de lû boche chhadâie.
Lo mouïau se rechausse et monte chèque énié,
Et, comme lis viquants, pores moûts ateur zas,
Po se faire dè pièce, au chéni s'écésat.
Dina lè fouchhe qu'è nesquè lo fod dè besse
Reculé lè montéie et fait leu po lè rèce,
Eseuve au pid d'in muchh de deveni poussa.
Lo tôt a poiteuhi, lis oves y moussat
El su lis frots mofés ot léchhi dis waïesses ;
Dis nids ébandenès mohat das lis crevesses,
Comme è cave, au voïï, lis hamborés spochhat,
Zos lè chage dis os, lis péraus se bochhat.
La bâtimat usé se stoue et se reveuchhe,
Tèl in chétri sleihi que peure das in trenchhe.
Mais svelte demourance è svets montrès convint ;
Comme ils ne hambat wè, méchant tout elle tint.
Dina lis trepressès demourat bonne pèce
Parmé çals qu'ot repris su lè tire lû pièce

Le dimanche, les gens, descendus des hauts lieux,
Viennent à l'ossuaire et, sur les os des vieux,
Se penchent, murmurant leurs pénibles prières ;
Et, dans leurs cerveaux las des lâches coutumières,
L'image de la mort pénètre sans effroi
La mère de Blaison, eu un piteux arroi,
Est, avecque sa charge, à la porte arrivée.
À la ronde, elle inspecte à fond chaque travée,
Cherchant un endroit libre où placer son fardeau.
Il faut, pour son enfant, un coin sur le monceau
Bien à l'abri du vent, des souillures des bêtes.
Il fut si beau garçon ! — dans l'amas des squelettes,
Elle ne voudrait point voir le sien confondu.
Il fut si raisonnable ! — au moins il lui est dû,
N'ayant comme chacun sa croix an cimetière,
Une place d'honneur dans le vieil ossuaire.
Elle franchit le seuil, porte partout les yeux.
Sur ses pieds chancelants se dresse de son mieux.
Près du faite elle voit une place encor libre.
Aussitôt, sans souci du fragile équilibre,
Avec effort, des pieds et des mains s'agrippant,
Aux liteaux vermoulus, la vieille se suspend.
Mais tout chancelle ; avant qu'elle puisse descendre,
Dans le bruit qu'en tombant fait un *rôle d'essandre*,
De sa base arraché, l'antique bâtiment
Se renverse sur elle avec son chargement.
Les crânes en roulant sonnent sur la chaussée ;
Puis tout s'apaise. Ainsi, par les morts écrasée,
Du crime de son fils acquittant la rançon,
Mourut, sans rien savoir, la mère de Blaison.

Alerte

Il ne saura jamais, le sagard de la Mire,
Quelle fin, de sa mère, abrégea le martyre.
Mais l'esprit de là morte, au fond du vallon noir,
Semble, pour l'avertir, le visiter ce soir.

Quand lis jens dis hauts leus dechhadat po veni
 Lo dimoije in momat hanquèr zos lo chéni,
 Po dire is vîs dondé, pis lis contèr lû pone,
 Lû passâie in momat se réwaille et se tone
 Dwa lè moût qu'a tolà po lè spi sna dotèr.
 Dan lo chéni branlant vînt aussi s'érètèr
 Lè mère de Biaso pitusemat chajie.
 Elle tone è l'éronde et vout chèque ranjie
 Po trovèr pièce veude où botèr so foidè.
 Il faut, po s'n éfant, in leu que sosse édè
 E n'évri de vausure et de mide dis bêtes.
 Il è stu si bî boube ! — elle ne vouraut cètes
 So lessemat tèt nèt el das lo chhè jèti ;
 In gachho tant éblant ! — ce seraut bin piti,
 Le que n'è même mi pièce è lè cimètère,
 Qu'il osse co tolà, chí lis moûts, lè dérère.
 Elle ateur das l'ékio po joï de meux spi,
 Monte su lo monïau, levé so frot reupi.
 Ah ! valà justemat zos lè faîte bochhâie,
 In leu que convint bin po rôtèr sè cohâie.
 Et tochhant, pantihant, piâie è revî-dos,
 Elle s'époite is pis et s'égrippe dis dôs.
 Mais tout hargote et dan qu'elle posse dechhade,
 Das lo brut qu'è sboulant fait in léi de chhade
 Lo chéni tot entî, pa sè chaje écochhi,
 Dè fondatio räi, d'in cô s'è revechhi.
 Et lis têtes sgralant roulat su lè pessâie ;
 Pis lo brut chèe. Ainsi, pa lis moûts écrésâie,
 De so fe criminel équittant lè ranço,
 Moreut, sna rin savou, lè mère de Biaso.

Escalarde

Jmâ ne sérâit non pus, lo ségaire de Mire,
 Pa quèl sort de sè mère è pris fi lo martyre.
 Mais de moûte, l'esprit senne bin lo sâ-ci,
 Nesquè lo fod dis bôs veni lo relanci.

Blaison, comme égaré, sur la pente en vedette,
 De la hutte aux meulons ne fait que la navette ;
 Chaque instant qui s'écoule augmente son ennui,
 Dans les ravins profonds descend déjà la nuit.
 Il n'a pas encor vu revenir sa cousine.
 Il sait qu'à le trahir s'apprête la coquine
 Et que ce retard fait un malheur présager.
 Mais de ne savoir d'où ni comment le danger
 Viendra fondre sur eux, le trouble et l'inquiète.
 Loin, il aurait dû mettre à l'abri sa conquête ;
 Il n'a pu laisser seul travailler son parrain,
 Et son départ était remis au lendemain.
 Combien la nuit à vivre est lugubre et sournoise !
 Pour une autre raison partageant son angoisse,
 Catherine à grands cris fait retentir les bois ;
 Mais l'écho des ravins seul répond à sa voix.
 Blaison n'y tenant plus, a dévalé la pente ;
 Il fouille du regard la ténébreuse sente
 Et voit vers lui venir une troupe d'agents.
 Il remonte en courant pour prévenir ses gens.
 Sa marraine déjà s'essouffle et crie : « Alerte ! »
 Devant la butte, Eva se tient pâle et inerte,
 Car dans l'ombre on entend sonner des bruits de pas,
 Et des revers voisins descendent des soldats.
 Dans le camp que trahit la lueur de la braise,
 Ils se sont, en hurlant, rués vers la princesse.
 Mais Bastien à son tour, accourt avec un pieu ;
 Le premier qui vient tombe assommé dans le feu.
 Tel un chat bondissant tout à coup d'un coin sombre,
 S'élance sur sa proie et disparaît dans l'ombre,
 Blaison, terrible et leste, un instant se fait voir,
 Saisit la jeune fille et fuit dans le bois noir.
 Il fuit, l'heureux larron, serrant celle qu'il aime,
 Entraînant sur ses pas la bande qui s'essaime.
 Il va ; le houx perfide et la ronce en passant,
 Égratignent ses pieds et fout couler son sang ;
 Ni la bourbe qui dort au bord de chaque source,

Biaso, comme égairè, ne fait que lè névatte
 Lis fonés è lè heutte et dè heutte è lè sate
 Due dechha dwa lè besse où Minonne è n'allè.
 Qè neut, das lis revîs, éhache è dévalèr,
 Et lè béïesse, enda lè première hure è voie,
 N'a co mi revenouïe. Il dote, épès lû prôie,
 Qu'elle vlosse lis vade et il tad jà lo dôs.
 Mais comat, de quèl leu, vot li veni lis côs,
 Et çu qu'il farail faire, il n'è sait co de balle.
 Il éraut è n'évri, bin dû mate sè balle ;
 Mais è léchhant Bechtin, il s'éraut mau conduit ;
 Tot è passant bin faire, il è trop étadu.
 Inquite aussi, Ketto wandeuile et se demone.
 E pide haleine brait zos lis seps : « Minonne ! »
 Mais rin ne li répond das lis bôs réwaïs
 Que sis cris dèhe fous pa lis réaux réwis.
 Biaso que n'y tint pus dechhat su lè lisire
 Et reveuche dis œus lè cruse dwa lè Mire.
 Vaci qu'il vout montèr enne bande de lan
 Au rébaireu de suite il remonte è volant.
 Haut-là, tant qu'elle put, Ketto heuche è s'n aide,
 Et dan lè heutte Eva de l'évrachhe s'éhède.
 Equate, au fianc dis rains, dis soudaires drabès,
 E lè chesse lancis, féat zombèr lûs pès.
 Lè princesse se vout das lè rède dis fiammes ;
 Po se jèti su lée il errive in chhé d'hammes.
 Mais jà Bechtin, in raid das lè main lis étad ;
 Lo pus pressè s'épreuche, il cô de pau lo slad.
 Mais, au même hévi, Biaso grim pant lo rette,
 Tel chette se lançant, d'in coya su lè rette,
 Efeurlandè, boliant, iu momat se moteur,
 Prad das sis brès lè balle et das l'ombe rateur.
 Il file das lè neut dis grands bôs où lè glitte
 S'égairè su sis pès et l'è pedu bin vite.
 Il évè ; lis houssas et lè spingue è pessant,
 Dis pis, do frot rafiès, féat colèr lo sang ;
 Il évè, lis bochhos, lis seps, traînant lûs cochhes,

Ni les ravins glissants, rien n'arrête sa course.
Et la princesse heureuse et craintive à la fois,
Se laissant sans révolte emporter dans le bois,
Autour du cou puissant a passé sa main fine
Et cache son front blanc dans la large poitrine.
Ils sont seuls ; le hallier devient si ténébreux
Que poursuivre plus loin leur course est dangereux.
Aussi Blaison s'assied sur la mousse fourrée
En gardant sur son sein la princesse serrée.
Et son cœur en émoi, d'un vigoureux élan,
Heurte un cœur qui répond en un rythme affolant,
Leur bruit seul maintenant trouble la sylve épaisse ;
Tout ce qui les entoure exalte leur ivresse ;
Comme une onde la nuit glisse des hauts talus ;
Le hêtre étend sur eux ses rameaux chevelus ;
Le temps est calme et doux ; du sol tiède s'élève,
Des sapins bleus descend le parfum de la sève.
Cet arôme qui fait, dans les sentiers ombreux,
S'étreindre et se nouer les doigts des amoureux ;
La forêt en travail au flanc du ballon chauve,
Exhale dans le soir comme un souffle de fauve ;
L'amour gonfle le sol, l'amour est dans les airs,
Il ruisselle en leur sang, remplit leurs yeux d'éclairs.
Enfants pris par l'instinct primitif et farouche
Qui les incite à mordre au fruit à pleine bouche,
Ils se sentent vaincus et ne résistent pas.
Pourtant elle a tenté de dénouer ses bras,
Mais l'effort est trop tâche et l'étreinte est trop forte ;
Et sa bouche fleurie a dit d'une voix morte :
« Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! » Blaison, le doux valet
Docilement se lève et repart sans délai.
Les farfadets malins qui dansent sous les saules,
En les voyant passer, se heurtent des épaules ;
La féïette accroupie à l'abri d'un buisson,
Tait au bruit de leurs pas, sa limpide chanson.
Mais leur désir grandit avec l'heure qui passe.
— Fuyez, fuyez, enfants, dans l'ombre et dans l'espace !

Borbès séwant lis rupts, rin n'èrète sè cochhe.
 Eva, comme in éfant, s'ébandeune au brès foût,
 Se laichhe empouter stremme et bin aihe è lè fou.
 Elle élèce lo cô pochant de sè main fine
 Et coiche so frot blanc das lè laje poitrine.
 Çals que lis sewans zor ot stu pedus tortus ;
 Il n'in danger de cour dina lis bôs neutus.
 Aussi Biaso s'échhèd au bord fiach d'enne râie
 Tôt è wadant su le lè princesse sarâie.
 Chèque cœur taque in cœur que répond bâllemat ;
 Boche ne pourraut mieux dire çu qu'ils pâlat.
 Lo brut-là tot po le sinne das lè montéeie ;
 Et tout è lû passio maintenant vint é téie ;
 Lis bôs, po lis wader, s'ot co fait pus sarrés ;
 Chaji d'ombre, su zas, Jo bochho tad lis brès ;
 Dis mosses wachhes monte et se fond das l'air tève
 Dis sepnés bleus dechhad lo got dé jeune sève,
 Lo chhalet-là que fait, su lis chemis neutus
 Se qwère et se nouèr lis dôs dis à mourus ;
 Das lè bôle è trévèie, au fianc dè haute tête.
 Il senne oï pessèr comme in soffè de bête ;
 L'amour gonfe lè tire et se spand das lo ta ;
 Il rouchhe das lû sang ; et lûs œus, qu'ékiatat,
 Comme cals d'effémès, dehhat lè foute envie
 Qu'excite lû boche è n'è pare piène éwie.
 Chî lée, éprouve co lo drât de s'épiaï ;
 Dis brès que lè sarat elle vut se raï,
 Mais elle a jà radoûie et lè jaje a trop foute ;
 Et sè boche fieurie è dit d'enne voix moute :
 « Sauvas-nos ! Sauvas-nos ! » Et, sna pus réjelvèr,
 Biaso, lo dû volat, po poiti s'é levè.
 Lis vovos que dansât das lè kiatè dis stâles,
 S'ékrétat po lis wèr et se taquat dis spales ;
 Enne faïatte, das sè trechie è kieusso,
 Révie è lis voyant lè fi de sè chanso.
 Mais lû five s'evoulme évo chèque jambouâie.
 Bonne pèce et bin lan, d'in mau que rin ne mouâie,

Vous n'échapperez point au mal puissant et doux
Qui cause votre émoi, car le mal est en vous !

Le coq noir

Après avoir erré longtemps, Blaison pénètre
Enfin dans un vallon qu'il semble reconnaître.
À les ramener là s'obstine le destin ;
Au pied d'un cap rocheux se blottit le Rudlin.
Le paysage dort ; dans l'ombre où rien ne bouge,
Vers l'ermitage, un feu tache la nuit de rouge,
Et l'on dirait un four dans cet abîme ouvert.
Posant son doux fardeau dans l'herbe d'un revers,
Pour savoir quel danger de nouveau les menace,
Sous le ciel étoile, Blaison se met en chasse.
Dissimulant sa taille en rampant sur les mains,
Il se fraie un passage entre les hauts cumins.
Et l'enfant reste seule au seuil de la moraine,
Comme un lilas frileux détaché par l'ardenne
Et jeté par l'ardenne au hasard du grand bois.
Elle regarde au ciel l'astre aux reflets d'orfroï,
L'étoile de l'amour qui semble lui sourire.
Elle sent l'heure proche ou son cœur en délire
Au sentiment vainqueur devra s'abandonner ;
L'ardeur qu'il alluma ne peut se réfréner,
Elle a tout oublié de ce qui fut sa vie,
Et n'est plus qu'une esclave au beau maître asservie.
Quel qu'il soit, elle est prête à partager son sort
Et, s'il doit succomber, à mourir de sa mort.
Et, de tout son éclat, l'astre là-haut flamboie
Noyant l'enfant d'un flot de lumière et de joie.
Le profil de Blaison paraît sur la hauteur ;
Mais pourquoi marche-t-il avec tant de lenteur ?
Et, semblant hésiter sur le chemin à suivre,
Pourquoi s'avance-t-il comme un bûcheron ivre ?
Aussi l'âme s'émeut de celle qui l'attend,
Et, le sein de tendresse et d'effroi palpitant,

Oh ! vos pais vos sauver ! pores éfanls, lo mau
A das vos, et l'amour érait lo déré mot !

Lo jau nar

Grand dè unit ils ot stu ; mais lo bô que s'ékiachhe
Lis lèchhe wer lo groube où lo Rudli se tachhe.
Lo sort vramat s'éherne è lis menèr toci ;
Porquè tant se sauvèr po reveni dinci ?
Tout a bin éhovè ; portant dwa lè chépalles,
Lè lure d'in loué das l'ombre se demale,
Tèl lè gueule d'in foch das lo poiteu devî.
Posant so du foidé su l'hirbe d'in revî,
Po savou quel danger maintenant lis menèce,
Zos lo grand cîl stalè, Biaso se bote è chesse
E rouïant su sis mains, il se fraie in chemi,
Evançe è se coichant è trévi lo haut kmi.
Et l'éfant tot po lée au seu d'enne crôlâie,
Comme in mirguet frayü tochi pa lè jalâie,
Is hasards dis grands bôs pa l'ardenne jeti,
Spie au rempli do cîl lè stale do méti.
Lè stale de l'amour que senne li chhorire
Elle passe que vînt l'hure où qu'il farait dire
E sè coronne édé ; so cœur a trop elmè,
Elle ne sérout pus se defade d'aimer ;
Pus rin ne lè retînt de çu que feut sè vie ;
Elle a toute è Biaso, lo rêchhe se révie.
Elle vut tot poitot lo sère è van lo leu,
Et, si lè moût lo prad, elle poite évo le.
Et, das lo cîl dadiant et réjoï, lè slâle,
Po chhorire è l'éfant, rélemme édè pus balle.
Mais Biaso su lo haut, paraît das l'air do ta ;
Eva piène d'amour è tramoulant l'étad.
Mais, comme in boquio pris de brandvi que s'éguère,
Il revint è branstiant et senne prat è cherre.
Po lo botèr dina, qu'os-ce qu'il è do vu ?
Lè béiesse doïante au devant è venu.

Au devant de l'élû se jette l'amoureuse
Mais, du pauvre garçon, la mine douloureuse
Dit la peine trop vive et le courage à bout.
Sentant qu'à ce moment elle lui donne tout,
Son cœur déjeune vierge et son corps de princesse,
D'un geste de révolte il l'enlève et la presse.
Et, fuyant le péril qui hante son esprit,
Échevelé, hagard, il reprend tout meurtri,
À travers les rochers, sa rude randonnée
Vers le port où l'attend enfin la destinée
Soudain un vaste abîme est ouvert devant eux ;
Encore une enjambée, ils y roulaient tous deux.
Mais du gouffre s'élève une voix étouffée ;
Là bas, comme en sommeil, chante Meurtha la fée.
Le garçon semble alors s'éveiller tout à coup ;
Des bras tremblants d'Eva suspendue à son cou,
Dénouant tendrement la confiante étreinte,
Il se penche au rebord pour exhaler sa plainte :
« Mon beau rêve va donc ici se terminer !
À moi l'aimée est prête à tout abandonner ;
Elle vient, je le sais par toi, fidèle amie,
La minute d'amour que doit payer ma vie.
Je suis prêt à donner sans regret mon seul bien,
Et pour prix, cependant, je ne demande rien.
Du plus pauvre manant le cœur a sa noblesse ;
Près du droit de l'honneur aucun autre ne pèse,
Et le charme est rompu qui tient au collier d'or.
À des jours sans honneur, je préfère la mort ;
Et sans amour que puis-je attendre de la vie ?
Chante comme autrefois autour de la scierie ;
L'ivresse des beaux jours bercera mon trépas ;
Puis, dans ta robe verte, emporte-moi là-bas
Au creux secret des monts où, perdant souvenance,
Le cœur las se repose enfin de l'existence. »
En l'entendant, Eva se jette à ses genoux,
Et, ses beaux yeux noyés, répète : « Taisez-vous ! »
Ma chère enfant, combien notre erreur fut profonde,

Elle li tad lis mains è s'offrant tot entire,
 Mais lo pore gachho, l'air de rechhi de tire,
 Fiave de trop de pone a lot è fait au bout.
 Quand il sette portant qu'elle li denne tout ;
 So cœur de jenne vuje et so corps de princesse,
 D'in hoû de redoïence apremat il l'ébresse,
 Et, po chheppe au danger que hante s'n esprit,
 Esquivaudè, horsu, fihant, il è repris
 Sè cochhe, s'évançant dwa lè pièce et dwa l'hure
 Oû lo sort è marquè lè fi de l'aventure.
 In poiteu tot d'in cô se devi zos sis pès ;
 Enne jambouâie è faire, ils y roulant zor bès.
 Mais enne voix kenoûie è révoïi lo boube ;
 Menrtha, comme è dremant, chantonneau fod do groube.
 De so sèje doïant, Biaso reehhe d'in cô ;
 D'Eva fiave et dotaille écrechie è so cô,
 Il desarre lis brès l'échhé et se redrasse ;
 Et, kinè su lo gouffre, è lè fâie il s'édrasse :
 « Mo bî sèje d'amour toci vè pare fi ;
 Je lo sette, i'aimâie a prate è tout offri ;
 Comme te l'énonçeus, in sâ, mè sûre émie,
 Vaci l'hure d'amour que draut payi mè vie.
 Dina, je sens tot prât, è dener mo seul bin,
 Et po lo pré, portant, je ne demande rin.
 Do pus porc bawé lo cœur é sè noblasse ;
 Il n'in èque évo què ne put jaji je passe
 Lè pochhance su mi kromâie au côli d'our.
 Je bote honneur pus haut que lè vie et l'amour.
 Et lè vie a pesante au deléchhi que lègue.
 Chante comme ennsequan è l'éronde dè sègue ;
 Comme quand je veneus, je vus t'oï n'allant ;
 Pis, das tè robe wachhe empoute-me bin lan
 Is crûs dè montéie où, sovenance ébôlie,
 Il draut faire si boun se reposèr dè vie. »
 Mais, è l'oïant, Eva, dwa le, se roûie è ghnos
 Et, sis bîs œus naïs, répète : « Couhis-vos ! »
 « Mè tare éfant, l'amour fait pare mahe voie ;

Tant que je fus pour vous utile dans ce monde ;
 Je n'eus d'autre désir, et j'ai bien réussi,
 Que de me faire aimer. Du fond du cœur, merci.
 Tout ce que je pouvais, c'est justice à me rendre,
 Je l'ai tenté pour vous. Mais, à présent, qu'attendre
 D'un pauvre vagabond, que le malheur poursuit,
 Qu'on guette dans le jour, qu'on chasse dans la nuit.
 Pour prix de votre amour n'attendez que misère,
 Fille toujours chérie, allez vers votre père.
 Dans l'ermitage ouvert, par la flamme éclairé,
 Devant l'âtre j'ai vu le fier baron pleurer
 Et de votre doux nom emplir l'âpre demeure.
 Un père, croyez- moi, pardonne quand il pleure.
 Je serais criminel, après ce que je sais,
 Maintenant que je suis contraint de vous laisser,
 Que l'avenir pour vous est rempli de promesse.
 D'accepter ce qu'amour, en une heure d'ivresse,
 Voudrait avec un cœur si noble me livrer.
 En voyant tout perdu, je sens, à dire vrai,
 Et se figer mon sang et s'égarer ma tête,
 Je vais tomber pareil au pin dans la tempête
 Et crains de vous laisser pénible souvenir ;
 Fuyez, Eva, je veux être seul pour mourir !
 — Je suis, mon tendre ami, cause de ta souffrance ;
 Pour moi tu délaissas les lieux de ton enfance,
 Où toute autre que moi, dans de calmes amours,
 T'aurait sans doute su ménager d'heureux jours.
 Pour moi tu perdis tout ; mais, foi de Ribaupierre,
 J'en jure par le ciel, j'en jure par la terre,
 Je ne serai qu'à toi ! Rien ne peut, hors la mort,
 Rompre le lien qu'a noué le collier d'or.
 — Ah ! malheureuse enfant ! que voulez vous que j'ose ?
 La garde, au fond du val, remonte de Xéfosse,
 Et déjà le coq noir, chantant dans le sous-bois,
 A salué le jour pour la première fois.
 C'est l'heure de partir quand l'aurore se lève ;
 Adieu ! mon ange, adieu ! vous avez fait un rêve ;

Tant que j'ai su su tire étée è vote joie,
 J'ai vlu me faire aimèr et j'ai bïn réussi ;
 Je ne pus, de cela, vos dire essez merci.
 Tout çu que j'ai pévu, c'a lo drat è me rade,
 Je l'ai tenté po vos. Mais quèlle épaisse étade
 D'in pore vaudoru pa lo malhur essé,
 Qu'a varte das lo jo, que lè neut a porsé,
 Que ne put vos offri qu'ébaubance et misère.
 Il vos aime tocou, n'allé dwa vote père.
 J'ai vu tot maintenant, sna fouchhe ni rémeu,
 Lo fi laro crier dan s'n ête de feu
 Et malèr vote na da sè tare élée.
 In père, créis-me, pardonne quand il crie.
 Lo sawant, je serâis criminel et damné
 Forci comme je seus de vos ébandenèr,
 Et que sna mi vos pais vos refaire enne vie,
 De pare, das svette hure où lo cœur se révie,
 Tout çu que vote amour vut de vos me livrèr.
 E voyant tout pedu, je sette, è dire vrai,
 Se matener mo sang et se pide mè tête.
 Et je vais cherre comme ïn sep das lè tempête ;
 Poitis ! je ne vus mi que mè mou, mo chagrè,
 Vos sonssent, pu déré, lè cause d'in regrè.
 — Je seus, mo tare émi, cause de tè soffrance,
 Sua mi t'éraut viquè tranquille et sna doïance ;
 Enne femme pus sèje et pus balle que mi
 Eraut, po to bonhur, haï das to chemi.
 Mè faute è tout dechhi ; mais, fou de Ribaupire,
 J'è jure pa lo cil, j'è jure pa lè tire,
 Je ne serai qu'è ti ! Jmâ lè chaîne d'amour
 Ne lâche quand elle a rivâie au còli d'our.
 — Ah ! malheureuse éfant ! crayis vos que je vlosse ?
 Lè garde, bès-tolà, remonte de Xéfosse.
 Das lis bochtés neutus, énonçant l'air do jo,
 Po lè premère fous è krîklè lo nar jau.
 Ça l'hure, au slo levant, de se mate è vouête ;
 Edé, m'n ange édé ! vos ôs fait ïn mâ sèje.

Je ne suis qu'un passant à l'oubli condamné.
Et vous êtes toujours princesse de Hohné ! »
Une autre fois le coq fait retentir la basse.
Elle étreint le jeune homme et tendrement l'embrasse
Résolue et farouche, elle dit : « Avec toi,
Pour ton voyage noir, Blaison, emmène-moi !
Pour que rien dans le temps jamais ne nous sépare,
Couche-moi dans le lit que Meurtha nous prépare. »
Éperdu de vigueur contenue et d'amour,
Le beau garçon la prend et l'enlace à son tour,
La vierge s'abandonne à sa rude caresse ;
La terre, sous leurs flancs, frémissant d'allégresse,
S'apprête avec le jour, à fêter leur hymen.
Mais lui, transfiguré d'un courage surhumain,
Se lève et vers le ciel, clame la tête haute :
« Non ! n'assombrissons point cette heure d'une faute ;
Non ! tu t'endormiras n'ayant rien révélé
Du charme ardent et doux d'un corps inviolé.
Laisse-moi le bénir de ta divine aumône ;
Mais je ne puis toucher à ta double couronne,
Ta candeur et ton rang ; sans tache et sans remords,
Ange exilé, je veux t'emporter dans la mort ! »
La nuit vaincue au fond des abîmes se cache.
Et leur couple isolé sur le ciel se détache.
La garde errante vient de les apercevoir ;
Des cris tumultueux montent du vallon noir.
Le prince, à tout ce bruit, a quitté la chapelle
Et s'avance escomptant une heureuse nouvelle.
Il aperçoit Blaison campé comme un géant.
Tenant son doux fardeau sur l'abîme béant
Au vent des eaux déjà flotte la robe blanche ;
Il voit le couple uni qui lentement se penche,
En vain d'appels pressants, le père enfle sa voix,
Le coq noir a chanté pour la troisième fois.
Ils se sont enlacés pour l'éternelle étreinte :
Sur la paroi des rocs qui de leur sang s'est teinte,
Jusqu'au fond de l'abîme ils ont roulé tous deux.

Je ne seus qu'in pessant que de lan lo ta nach
 Et vos, vos sôs tocou princesse de Hohnach »
 Enne aute fous, lo jau fait restiner lè besse.
 Elle élèce lo boube et lare mat l'ébresse
 Et, decidâie et frèje, elle dit : « Evo ti,
 Po to vouièje nar, émi, je vus poiti ;
 Po ne mi te quitter, das tis brès je me sarre ;
 Ejéhas-nos au lé que Meurtha nos prépare. »
 Lè sève è le bouillant éveulme sè passio ;
 Lo bî boube lè prad et l'élèce è so to ;
 Lè vuje è so galant s'ébandeune et s'épaihe ;
 Lè tire zos lûs flancs è five frémît d'aihe ;
 Lo rnéti réjoï se hête su lo haut.
 Mais Biaso tot d'in cô retrove sè raho.
 Se mat debout et brait, levant sè tête herre :
 « Nian ! ne nos chajas-mi d'enne passâie émère !
 Nian ! te t'édreumerais sna que t'osses brahi,
 Auge, t'n ale blanche is brodes de pachhi.
 Merci, cent fous merci, mais l'aumône a trop balle ;
 Mè main ne seraut stède è to frot enne stale,
 Et te répouterais tèle te l'è reçu
 Tè coronne sna tèche è lé dème tè sù ! »
 Dan lo méti roslant, maintenant lè neut cède ;
 Lo slo vint lis fiétrèr de sè premère rède.
 Lis soudaires de lan ot vu çals qu'ils chessat,
 Et lû haute brairie errive nesquè zas.
 Lo brut è fait rechhi lo prince dè chépalie ;
 Il s'évance, comptant su lè bonne novalle.
 Et bès-là su lo bord dè cruse nare il vout,
 Tenant sè fée is brès, lo bî Biaso debout.
 Jà l'ove de so vat fouette lè blanche cotte,
 Et lo kiople échélè su lo veude s'écote.
 Lo père, è cris acrus, n'è pévu l'érètèr ;
 Po lè trâsime fous, lo jau nar è chanté !
 Ils se sot élécis po lo déré vouièje ;
 Pis, tintant de lû sang lè roche où l'ove fèje.
 Ils s'ot léchhi roulèr das l'ébîme neutu.

Le manteau de Meurtha s'est refermé sur eux ;
Un frisson d'épouvante a glacé la nature ;
Et la fée aux yeux verts les emporte et murmure :

« Dans mon manteau vermeil,
Loin d'un monde féroce,
Dormez ! La nuit de noce
N'aura point de réveil.
L'amour est une année
Par l'hiver terminée ;
Le printemps seul est beau.
Bienheureux qui s'avise
De descendre au tombeau
Quand fleurit le narcisse !

FIN

Lè robe de Meurtha su zas s'è rébettu ;
In frisso d'espavate è pessè su lo monde,
Et lè fâie is œus wachs lis empoute et barbonde :

« Da mo manté sarrès,
Révièz volis souffrances ;
Dremis ! lè neut dis fiances
Jmâ de révail n'érât.
Lè fio d'amour a balle,
Mais a ne sait de balle,
Cabin sis fruts leurrat.
Su naje l'an se freume ;
Quand lis gauglés fieurat,
Evisè que s'édreume.

FIN

Notes de La Costelle

Notes ajoutées par La Costelle

- 1 Vieux français : Gros bétail de bêtes à cornes.
- 2 ?
- 3 Ancienne scie à lame verticale animée par la force hydraulique (roue à aubes ou turbine).
- 4 Jeune fille gracieuse.
- 5 Reître : Guerrier brutal et grossier. *Raître* pour la rime...
- 6 Originaire d'Orbey.
- 7 Ardenne : vent du nord-ouest.
- 8 Ancien français : guêtre.
- 9 Faisceau, fagot
- 10 Sorte de garde champêtre.
- 11 Maltôte : En droit médiéval, une *maltôte* est une levée d'un impôt extraordinaire qui s'appliquait à des biens de consommation courante (le vin, la bière, la cire,...). Le *maltôtier* est une personne qui s'est enrichi grâce à la perception des *maltôtes*.
- 12 Parcelles de terrains.